Illinois U Library

NUMÉRO 121 — 20 DÉCEMBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Claude. Léon. Paul.

Edmée. Claude.

Léon. Paul. Le vieux Monsieur. Claude. Roger.

1 PAUL. — *Oh, il y en a qui aiment çà, bruit... Tu vas voir !*

2 EDMÉE. — *Venez, le Directeur de l'Opéra de mes amis !*

3 LÉON. — *Vous pouvez le dire, c'é sûrement mieux autrefois !*

4 LE VIEUX MONSIEUR, *chantant.* — *Parlez-l de 1830...*

5 LEILA. — *Qui es-tu ?*

Le vieux Monsieur. Claude.

Claude. Leïla.

LES BELLES DE NUIT

Comédie écrite pour l'écran
par René CLAIR

Musique de
G. VAN PARYS

Ce film a été projeté pour la première fois en public le 30 Octobre 1952, au cours d'un gala organisé au Théâtre National de l'OPÉRA.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by René CLAIR.

Supplément au N° 375 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Claude ..... *Gérard PHILIPE*

Edmée
Edmée 1900 } ..... *Martine CAROL*

La caissière
Leïla } ..... *Gina LOLLOBRIGIDA*

Suzanne
Suzanne 1790 } ..... *Magali VENDEUIL*

La postière
Mme Bonacieux } ..... *Marilyn BUFERD*

Roger ..... *Raymond BUSSIERES*

Gaston
Le marquis } ..... *Raymond CORDY*

Léon ..... *Bernard LAJARRIGE*

Le facteur ..... *Albert MICHEL*

Le vieux monsieur ..... *PALAU*

Paul ..... *Jean PAREDES*

Le directeur ..... *Paolo STOPPA*

Scénario, adaptation, dialogues et réalisation
de René CLAIR

Collaborateurs de l'adaptation :
Pierre BARILLET et
Jean-Pierre GREDY

"LES BELLES DE NUIT"
est une co-production franco-italienne
FRANCO-LONDON-FILM S.A. - RIZZOLI

Une rue de province, la nuit.

* *Les toits d'une rue de province, au clair de lune. D'une fenêtre entr'ouverte s'échappe le son d'un piano.*
* *Dans la rue, deux amoureux arrêtent leur promenade sous la fenêtre et écoutent. Au premier plan apparait une pompe à essence. Une jeune fille vêtue d'un « bleu » de travail (Suzanne) se tourne vers la fenêtre.*
* *Suzanne écoute avec ravissement. Roger, le mécanicien, la rejoint et, d'une mimique, exprime sa propre admiration pour le talent du pianiste.*

UNE VOIX D'HOMME. — Suzanne !
SUZANNE. — Papa ?
LA VOIX. — C'est pas la peine de m'attendre, tu ferais mieux de monter.
SUZANNE. — Oui, papa. Je monte...

Echange de regards moqueurs entre Roger et Suzanne qui ne bouge pas. Ils écoutent à nouveau, mais...

LA VOIX. — Roger !
ROGER. — Patron ?
LA VOIX. — Tu m'as pris la clef anglaise.

Roger se tourne et va vers...
* *...Gaston, le père de Suzanne, accroupi auprès de la motocyclette dont il répare l'avertisseur. Le propriétaire de la machine est auprès de lui.*

ROGER. — Laissez-moi finir...
GASTON. — Je crois que ça y est. *(Il essaie l'avertisseur : bruit strident. Au client :)* Vous entendez ? Ça va déjà mieux.

* *Suzanne se retourne en entendant le bruit barbare qui couvre le son du piano.*

SUZANNE. — Ça va même trop bien !

Elle regarde à nouveau vers...
* *...la fenêtre d'où sort la musique.*

N. D. L. R. — La présentation typographique d'une comédie de cinéma différant sensiblement de celle d'une pièce de théâtre, signalons, pour faciliter la lecture, que chaque astérisque (*) indique un changement d'image dans le film et que chaque ★ souligne l'écoulement d'un certain laps de temps.

Chambre de Claude.

* *A travers les vitres de la fenêtre, on aperçoit le pianiste (Claude) au fond de la chambre.*
* *Claude continue de jouer, mais les coups d'avertisseur, de plus en plus nombreux, l'interrompent. Claude profite d'une accalmie pour jouer de nouveau.*

Rue.

* *Gaston, auprès de la moto, lance un regard vers la fenêtre.*

GASTON, *à Roger.* — Ce qu'il peut être embêtant ton copain, avec son piano ! *(Il essaie l'avertisseur. Au client :)* Maintenant, on vous entendra !

Le client enfourche sa machine et essaie à son tour l'instrument bruyant.

Chambre de Claude.

* *Claude, découragé, quitte son piano et va s'asseoir devant une table sur laquelle se trouve une partition manuscrite. Silence. Claude prend un crayon.*
* *Au moment où le crayon se pose sur la partition, un violent bruit de moto se fait entendre.*
* *Exaspéré, Claude jette ses partitions à travers la pièce et va fermer la fenêtre. Il se retourne et donne des coups de pied dans les feuillets épars, tandis que le bruit de la moto s'éloigne.*

★

Une rue de province, le jour.

* *La grande rue où règne une animation matinale.*
* *Suzanne traverse la rue et pénètre dans le café. On entend le ronronnement d'un aspirateur.*

Salle du café.

* *Suzanne se dirige vers le comptoir où se trouve déjà Claude, qui feuillette un journal en buvant son café. Au fond, Roger et ses amis, Léon, l'agent de police, et Paul, le pharmacien,*

contemplent l'aspirateur que manie le garçon du café.

ROGER. — Y a pas à dire, c'est beau le progrès.

LÉON. — Oui, mais ça fait du bruit...

PAUL. — Oh, il y en a qui aiment ça, le bruit. Tu vas voir...

Courant coupé, Paul approche l'aspirateur de l'oreille de Claude, puis rétablit le contact. Claude sursaute, provoquant les rires du petit groupe. Haussant les épaules, Claude quitte le café, sans un mot. Roger n'apprécie visiblement pas la plaisanterie.

ROGER, *à Paul.* — Tu ne peux pas le laisser tranquille ? Tu vois bien que ça va pas ce matin...

PAUL. — Il est encore dans les nuages...

SUZANNE. — Il a travaillé toute la nuit, sûrement !

LÉON. — Travaillé à quoi ? Ecrire de la musique, vous appelez ça un métier ?

ROGER, *enfonçant le képi de Léon jusqu'aux oreilles.* — Et toi, ce que tu fais, t'appelles ça un métier ?

L'agent se défend mollement contre les bourrades de ses amis, au milieu des rires...

★

Une classe dans un collège.

** Les enfants chantent à pleine voix, dirigés par Claude qui bat la mesure. Un élève se lève et envoie une boulette vers...*
** ...Claude qui somnole. Le projectile manque son but, mais l'éclat de rire général réveille Claude qui saisit son diapason et donne le « la ». Le son est couvert par un passage d'avions à réaction. Claude tourne la tête vers...*
** ...les fenêtres contre lesquelles les élèves se précipitent afin de voir l'escadrille. Excitation et cris.*

★

La façade du collège.

** C'est l'heure de la sortie. Claude passe au milieu d'un concert de cris, sifflets, amorces, etc... Les cris redoublent lorsque les enfants aperçoivent un papier accroché au dos de leur professeur. Alerté, celui-ci arrache le papier, tandis que cris et rires augmentent la confusion du pauvre Claude.*

★

Le parc du château.

** Le silence règne dans l'allée du parc où Claude marche. Au premier plan apparaissent une jeune femme assise (Edmée) et sa petite fille.*

** Edmée vient d'apercevoir Claude.*

EDMÉE. — Jacqueline... C'est l'heure de ta leçon de piano.

** Jacqueline baissant à regret l'illustré qu'elle lisait.*

JACQUELINE. — Oh, la barbe !

** Edmée courroucée.*

EDMÉE. — Veux-tu te dépêcher !

Elle adresse un petit salut à Claude...
** ...qui, troublé, répond au salut et se dirige vers...*
** ...l'entrée du château. La petite fille le rejoint et marche à ses côtés. Au détour d'une allée surgit une auto à pédales, conduite par un petit garçon qui poursuit sa sœur et Claude, en actionnant vigoureusement la trompe avertisseuse de sa machine.*

★

Le salon du château.

** Dans le grand salon, Claude est assis auprès de la petite fille qui fait des gammes monotones.*
** Accoudé au piano, Claude laisse errer son regard qui se pose sur...*
** ...un tableau accroché au mur et qui représente le même salon en 1900. Des invités, en costume de soirée, font cercle autour d'un pianiste.*
** Claude semble fasciné par l'image...*
** ...du pianiste peint.*
** Claude, les yeux mi-clos, rêve. Les gammes de la petite fille se transforment en une brillante improvisation...*
** ...que joue réellement le pianiste du tableau devant l'assistance immobile.*
** Le pianiste : c'est Claude en habit de soirée 1900. Il termine le morceau par un accord et se lève.*
** Il salue. Les invités peints sont à présent figés dans des gestes d'applaudissements que* l'on entend.
** Une jeune femme s'approche de Claude : c'est Edmée en robe de soirée 1900.*

EDMÉE. — De qui est cette ravissante musique ?

CLAUDE. — De moi, madame.

EDMÉE. — De vous ? Je ne savais pas que vous composiez...

CLAUDE. — Cela n'est rien, j'ai même écrit un opéra.

** Claude et Edmée.*

EDMÉE. — Quand le jouera-t-on ?

CLAUDE. — Je ne sais pas... Je l'ai envoyé à Paris... et j'attends la réponse.

EDMÉE. — Venez ! Le directeur de l'Opéra est de mes amis... Ne perdons pas de temps !

Comme l'espace et le temps ne comptent guère dans les rêves, ils se trouvent aussitôt dans le bureau du directeur de l'Opéra. Le directeur, encadré d'un Lohengrin et d'une Walkyrie, se lève à l'entrée de Claude.

LE DIRECTEUR. — Quoi ! Vous n'avez pas reçu ma réponse ?

CLAUDE. — Je l'attends depuis plus de six mois !

Le directeur est en proie à une telle confusion, qu'il ne peut la traduire qu'en chantant.

LE DIRECTEUR, *à pleine voix*

Cher maître, je ne puis comprendre
Comment ma lettre s'égara...

* *Le directeur chantant.*

LE DIRECTEUR

Pardonnez-moi, sans plus attendre,
Je vais jouer votre opéra !

* *Claude et Edmée qui écoutent.*

EDMÉE, *à Claude.* — Il va jouer votre opéra !

* *Le directeur chantant.*

LE DIRECTEUR

Je vais jouer votre opéra !

* *Claude et Edmée.*

CLAUDE, *ravi.* — Il va jouer mon opéra !

Il se précipite, la main tendue, vers...
* *...le directeur qui l'arrête du geste : il n'a pas terminé son air.*

LE DIRECTEUR, *chantant le final à pleine voix.* — « Je vais jouer votre opéra ! »

Quittant leur immobilité, le Lohengrin et la Walkyrie ont accompagné de leur voix puissante cette ultime reprise. Claude serre avec effusion la main du directeur et se retourne, cherchant Edmée qu'il ne trouve pas. Il hèle une voiture...
* *...qui apparaît aussitôt dans le bureau du directeur. Claude saute dans la voiture, tandis qu'au fond, le directeur le salue d'un grand geste.*
* *Claude, épanoui de bonheur, se laisse bercer par la calèche. Une valse, jouée par un invisible orchestre, se fait entendre.*

CLAUDE, *au cocher.* — C'est ici !

Il descend de la voiture et se trouve de plain-pied dans le salon d'Edmée, où dansent des couples. D'un seul élan, Claude rejoint Edmée qui l'attendait au milieu de la piste : ils font un tour de valse.
* *Claude, soudain inquiet, cesse de danser.*

CLAUDE. — Où sommes-nous ?
EDMÉE. — Vous êtes auprès de moi.
CLAUDE. — Quel jour, quel mois, à quelle époque ?
EDMÉE. — L'époque où nous devions nous rencontrer.

Claude s'éloigne d'Edmée. Derrière lui, les murs s'assombrissent.

CLAUDE. — Ce n'est pas vrai. Rien de tout cela n'est réel ! C'est un rêve !
VOIX D'EDMÉE. — Quelle est la différence si vous êtes heureux ?
CLAUDE. — Je vais cesser de l'être quand je ne vous verrai plus.
VOIX D'EDMÉE. — Vous me reverrez quand vous le voudrez. Vous me reverrez chaque nuit...

Cette dernière phrase devient le début d'un refrain que chante Edmée. L'ombre devient plus épaisse autour de Claude.

VOIX D'EDMÉE

Tu me reverras chaque nuit,
Au bord de l'ombre, au fond des [songes...

Claude, regardant intensément Edmée, s'éloigne doucement vers un couloir sombre.
* *Edmée, assise devant un piano, poursuit sa chanson.*
* *Claude atteint le couloir sombre dans lequel il disparaît.*

VOIX D'EDMÉE

Adieu. Si ton rêve est fidèle,
Tu me reverras chaque nuit.

Une surface sombre nous masque peu à peu la scène : c'est le couvercle ouvert d'un autre piano, derrière lequel, Claude, toujours accoudé, somnole. La chanson s'est transformée en gammes. Claude ouvre les yeux : devant lui, la petite fille continue ses exercices. Il fait jour. Claude, réveillé, se trouve à nouveau devant...
* *...le tableau 1900 accroché au mur, et...*
* *...la petite fille qui semble trouver cette leçon interminable.*
* *Par la porte du fond, Edmée entre. C'est l'Edmée réelle, celle que Claude a saluée dans le parc.*
* *Edmée s'approche de Claude.*

EDMÉE. — Est-ce que vous n'avez pas laissé passer l'heure ? La leçon m'a paru bien longue.

* *Claude regarde cette Edmée si différente de celle qu'il vient de quitter en rêve.*

CLAUDE. — A moi, madame, elle a paru trop courte...

* *Edmée et Claude sont face à face. Au fond, entre le mari. La petite fille court vers son père. Edmée, gênée par le ton et le regard de Claude, lui tend l'enveloppe qui contient le cachet du professeur.*

EDMÉE. — Tenez, voici...
CLAUDE. — Oh, non ! madame ! Une autre fois, pas aujourd'hui.

Il part à reculons, heurte le mari, s'excuse et se cogne dans un autre enfant qui vient d'entrer, une mitraillette à la main. Claude atteint enfin la porte qu'il ferme...
* *...et sort rapidement. A travers les vitres de la porte, on voit le mari, soupçonneux, interroger sa femme sur les motifs de ce départ précipité.*

Le parc du château.

* *Claude sort du château, fait quelques pas et s'arrête. Il sifflote, cherchant à reconstituer l'air de la valse d'Edmée entendu en rêve. Un son de trompe d'enfant l'interrompt.*
* *Le petit garçon passe dans son auto à pédales, en cornant, ce qui oblige Claude à*

abandonner sa recherche. Il part, tandis que l'auto poursuit son chemin.

★

La grande rue.

** Une camionnette sort du garage de Gaston avec bruit et s'arrête au bord du trottoir. Claude passe, le long de la façade. Il ralentit, en voyant à travers la vitre du bureau...*
** ...Suzanne en train d'écrire. Elle l'aperçoit, sourit et se dirige vers la porte du bureau. Gaston surgit et empêche sa fille de sortir. Les gestes de Gaston montrent clairement qu'il est question de Claude.*
** Claude, derrière la vitre, s'éloigne. Gaston apparaît, menaçant. Roger tente de calmer son patron.*

★

Chambre de Claude.

** Claude, au piano, tente de reconstituer la valse d'Edmée. Il ferme les yeux. On frappe à la porte : le rêve reprendrait-il ?*

CLAUDE, *ému.* — Entrez...

La porte s'ouvre. Un petit barbu apparaît.

LE PETIT HOMME. — C'est pour le piano.
CLAUDE, *tombant de haut.* — Alors ?
LE PETIT HOMME. — Alors, vous les payez ou vous ne les payez pas, ces trois mois de retard ?
CLAUDE, *excédé.* — Vous ne voyez pas que vous me dérangez ?
LE PETIT HOMME, *rageur.* — Ah oui ? Eh bien, demain matin, je vous dérangerai encore plus, parce que je viendrai le reprendre, moi, mon piano !

Il sort en claquant la porte. Claude se remet à jouer, mais un violent bruit de camion qui démarre envahit la pièce. Découragé, Claude se prend la tête à deux mains.

★

La salle du café, la nuit.

** Un poste de radio donne une retransmission d'un événement sportif : Paul et un aviateur militaire suivent avec passion les péripéties du match. Paul quitte sa place...*
** ...et traverse la salle. Au passage, il se livre à une de ses coutumières plaisanteries sur Léon qui joue aux cartes avec Roger. Gaston lit le journal à leurs côtés.*
** Claude, excédé par les hurlements du haut-parleur, se bouche les oreilles.*
** Une jolie brune qui trône au milieu d'une caisse de style vaguement arabe a vu le geste de Claude. Elle aussi est gênée par le bruit.*

LA CAISSIÈRE, *à l'aviateur.* — Vous ne pourriez pas nous donner autre chose ?

Cette prière est exaucée. Une valse succède aux cris de la foule. La caissière sourit à Claude.

** Claude rend aimablement le sourire et ces de se boucher les oreilles.*
** Paul est en train de fixer un fil au chape de Claude, puis le remet discrètement au por manteau. Il retourne au poste de radio. Clau qui a reconnu l'air d'Edmée dans la valse jou par la radio craint que Paul ne tourne le bout de l'appareil.*

CLAUDE. — N'y touchez plus ! Ecoutez Qu'est-ce que c'est que ça ?
PAUL. — C'est la radio.
CLAUDE. — Non, cet air-là ! Vous connaissez ?

Les amis de Claude ne le connaissent pa Mais un vieux monsieur, à une table voisin baisse le journal qu'il lisait.

LE VIEUX MONSIEUR.— Moi, je le connai C'est une vieille valse.

** Claude se tourne vers le vieux monsieur.*

CLAUDE. — Comment l'appelle-t-on ?
LE VIEUX MONSIEUR. — Ah... Je ne sa plus ! C'est trop vieux. C'est pas de vot temps. C'est du mien...
CLAUDE. — C'était le beau temps, n'est-pas ?
LE VIEUX MONSIEUR. — Pas comme a jourd'hui ! *(Il montre son journal.)* D crimes, des guerres, c'est tout ! *(Il frois le journal et le jette à terre.)* Quelle sa époque !

** Gaston se mêle à la conversation.*

GASTON. — Ah, ça ! Vous avez bi raison. Avec tous leurs impôts ! Quel sale époque !
LÉON, *donnant les cartes.* — Vous pouv le dire ! C'était sûrement mieux autrefo
ROGER. — Qu'est-ce que t'en sais ?
LÉON. — Tout le monde le dit !
ROGER. — Moi, je crois que tout le mon l'a toujours dit. Vous vous imaginez qu' n'ont jamais eu d'embêtements autrefois
PAUL. — Mais bien sûr ! Il faut pas laisser abattre ! *(Faisant le pitre* Amusons-nous !

** Claude, fasciné par l'air d'Edmée, se tour vers les bavards.*

CLAUDE. — Taisez-vous donc !

** La caissière et l'aviateur écoutent. Pa s'approche d'eux.*

PAUL, *au couple.* — Vous allez voir !

** Paul va vers la radio et change brusqueme de station. Les hurlements de la foule en hissent à nouveau le café. Claude, furieux, lève et se dirige vers la porte.*

PAUL, *coupant l'émission.* — Tu t'en déjà ? *(Pas de réponse.)* Eh, Claude ! oublies ton chapeau !

** Claude revient sur ses pas, et va prend son chapeau au porte-manteau. Il se coi machinalement et part. Il atteint la por

orsque le chapeau s'envole, rappelé par le fil. Éclat de rire des consommateurs. Contenant sa rage, Claude retourne au porte-manteau, brise le fil et se tourne vers Paul.

CLAUDE. — C'est malin !

Il va se recoiffer...

* *...lorsque Léon s'empare vivement du chapeau et le lance à Paul, qui le renvoie à un troisième compère. Claude court en vain après la coiffure.*

* *Gaston rit à gorge déployée.*

* *Les vains efforts de Claude se poursuivent jusqu'au moment où, lancé par Paul, le chapeau...*

* *...renverse le verre de Gaston, qui se répand sur sa veste.*

* *Muet de fureur, le garagiste considère son veston trempé. Claude s'approche pour reprendre son chapeau, mais Gaston s'en empare.*

GASTON, *à Claude.* — Ah, c'est intelligent ! Vous n'avez pas honte de jouer à des jeux pareils, à votre âge !

Il jette le chapeau derrière lui. Claude se retient pour ne pas gifler le garagiste, et sort, sans ramasser son chapeau.

★

La grande rue, la nuit.

* *La fenêtre de Claude est éclairée et l'on entend la « valse d'Edmée » jouée au piano.*

* *Suzanne écoute, appuyée à sa fenêtre. La porte de sa chambre s'ouvre et le père apparaît, brossant le veston taché. Suzanne ferme les volets.*

★

Chambre de Claude.

* *Claude couché, les yeux ouverts, fredonne la suite de la valse. Il regarde...*

* *...l'ampoule nue fixée au plafond. Peu à peu, la mélodie fredonnée est reprise par la voix lointaine de l'Edmée du rêve. Le plafond de la chambre devient celui du grand salon 1900. Au milieu de la pièce, seule au piano, Edmée chante les paroles de la valse. Claude approche doucement...*

* *...et s'agenouille auprès d'Edmée. Il a repris le cours de son rêve.*

CLAUDE. — Je vous retrouve enfin.

EDMÉE. — Je vous attendais.

CLAUDE. — Je craignais de ne jamais vous revoir, de ne jamais retrouver mon rêve et votre main.

* *Claude presse son visage contre la main d'Edmée.*

CLAUDE. — J'étais ailleurs, dans un monde affreux, un monde sans amour.

EDMÉE. — N'y pensez plus. C'est ce monde-là qui n'est qu'un mauvais rêve.

CLAUDE. — J'étais un pauvre professeur de musique dans une ville de province, et chacun se moquait de moi.

EDMÉE. — Ici, chacun vous aime, et vous êtes un compositeur célèbre...

On entend au loin la musique d'un grand orchestre.

* *Edmée se lève et entraîne Claude.*

EDMÉE. — Entendez-vous ? Tout Paris se prépare à applaudir votre œuvre. Les répétitions ont déjà commencé. On n'attend plus que vous...

Edmée passe derrière une colonne de style « Opéra » qui est apparue devant elle et se trouve dans une avant-scène de l'Opéra. Elle regarde avec admiration...

* *...la fosse d'orchestre où les musiciens répètent sous la direction de...*

* *...Claude, radieux, qui conduit avec énergie les dernières mesures de son Ouverture.*

* *Les musiciens se lèvent et applaudissent avec enthousiasme. Un administrateur se précipite, présentant un journal que Claude déplie.*

* *La première page annonce :* « Un événement musical », *et reproduit les traits de Claude.*

* *Claude replie le journal. Il est à présent à la terrasse d'un café du Bois. Les élégantes à grand chapeau et les messieurs à jaquettes saluent Claude avec admiration. Tous ont en main le même journal que Claude.*

* *Claude répond aux saluts avec aisance. Un garçon lui verse une coupe de champagne. Claude se lève, la coupe en main...*

* *...et s'adresse aux promeneurs des allées du Bois.*

CLAUDE. — Ecoutez-moi...

* *Claude, son verre de champagne à la main.*

CLAUDE. — Vous n'appréciez pas assez la chance que vous avez de vivre en 1900 ! Permettez-moi de boire à la plus belle des époques !

Il s'assied. Un ricanement lui répond.

UNE VOIX. — Dites-moi, jeune homme...

Claude se tourne vers son voisin qui abaisse son journal. (C'est le vieux monsieur déjà vu dans le café réel, mais vêtu en 1900.)

LE VIEUX MONSIEUR. — ...de quelle époque parlez-vous ?

CLAUDE. — Mais, de celle-ci...

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est 1900 que vous appelez une belle époque ? Avec tout ce qui se passe ? *(Montrant le journal :)* Des crimes, des impôts nouveaux, des bruits de guerre, c'est tout ! *(Froissant le journal :)* Quelle sale époque !

CLAUDE. — Vous êtes difficile ! Si vous saviez...

LE VIEUX MONSIEUR, *l'interrompant.* — Vous n'y connaissez rien. La plus belle

époque, c'est celle de ma jeunesse. *(Chantonnant :)*

Parlez-moi de mil-huit-cent trente,
De Louis-Philippe... Quel beau [temps !
Quand les rentiers étaient contents,
En regardant monter la rente !

Emporté par son lyrisme, le vieux monsieur se lève et chante à pleine voix. Personne, sauf Claude, ne prête attention à ce fait.

LE VIEUX MONSIEUR, *continuant*

Qu'il était beau d'avoir vingt ans,
Quand les enfants de la Patrie,
Clairon sonnant, tambour battant,
Allaient pacifier l'Algérie !

Une musique militaire couvre ces dernières paroles. Sur un geste du vieux monsieur, Claude se retourne et voit...

* *...l'armée d'Algérie, en uniforme 1830, défilant dans la rue.*
* *Les soldats passent sous les vivats.*
* *Seul, en tête de la clique, un soldat joue du clairon : c'est Claude !*
* *D'une fenêtre, des femmes lui lancent des fleurs...*
* *...les passants l'acclament, puis se découvrent devant...*
* *...le drapeau du régiment. L'emblème défile sur un fond de maisons, dépasse un phare, croise un bateau à voiles. Alger et ses minarets paraissent bientôt. La musique militaire laisse la place à des sonneries de combat. Les explosions se succèdent, la bataille fait rage. Le drapeau disparaît dans la fumée, mais réapparaît aussitôt, déchiré et noir de poudre. Le « cessez le feu » retentit enfin. Il est sonné par...*
* *...Claude, le bras en écharpe, debout sur un mamelon. Derrière lui, en contre-bas, des soldats français sont alignés.*
* *Embusqués derrière une brèche faite dans un mur par un boulet, deux Arabes mettent Claude en joue et tirent. Le képi de Claude est emporté par les balles.*
* *Les soldats se dispersent. N'écoutant que son courage, Claude s'élance, seul, vers la brèche.*
* *Les deux Arabes s'enfuient. Claude franchit la brèche. Une voix féminine chante une romance sentimentale d'un exotisme d'opéra. Guidé par la voix, Claude avance à travers un patio.*
* *Il s'arrête à la porte d'une chambre, figé dans une admiration muette.*
* *La chanteuse, une ravissante Algérienne, demi-nue mais voilée (Leila) se dresse à son arrivée et saisit un poignard. Claude jette son clairon sur le divan et, bravant la menace, s'avance vers elle.*

CLAUDE. — Ne crains rien, je veux seulement savoir si la beauté de ton visage égale celle de tes yeux.

* *Vaincue, la belle Algérienne abaisse so poignard, tandis que Claude détache son voil (Le visage de Leila ressemble étrangement celui de la jeune caissière du café réel).*
* *Léila défaille et se laisse choir sur le coussins du divan. Claude s'agenouille devan elle.*

LEILA. — Qui es-tu ?

CLAUDE. — Un soldat... et un musicien je suis l'auteur d'un opéra.

LEILA. — Un opéra !

Elle se met à chanter :

Bel ennemi, ta victoire est complèt
Je le sais bien, je trahis mon devoi

Claude va prendre Leila dans ses bras, quan un chœur de voix de femmes se fait entendr

LE CHŒUR

Pour achever sa défaite
Il a suffi de te voir !

Claude, surpris, court vers une porte ouver à travers laquelle il aperçoit de jeunes almé étendues sur des divans. Afin d'être seul ave Leila, Claude ferme cette porte et court ferm aussi celle par laquelle il est entré. A pein est-il revenu s'agenouiller auprès de conquête qu'il entend frapper à la porte qu' vient de fermer. Il se retourne. La por s'ouvre, laissant passer un personnage bie importun à ce moment, c'est...

★

Chambre de Claude.

* *...Roger qui entre dans la chambre de Claud et qui l'a réveillé. Il cherche Claude du regar et le découvre demi-dressé dans son lit, le br gauche enroulé dans le drap.*

ROGER. — Excuse-moi. *(Il s'approch de Claude.)* J'avais vu de la lumière. Je n pensais pas que tu dormais...

Claude dégage son bras et regarde av colère Roger qui a interrompu son beau rêv

CLAUDE. — Qu'est-ce que tu veux ?

ROGER. — Rien... T'avais l'air embê tout à l'heure, au café. Je voulais savo si je peux faire quelque chose pour toi.

CLAUDE. — Ce que tu peux faire pou moi ? Me laisser dormir, et le plus vi possible !

ROGER. — Bon, bon, bon ! *(Il va po sortir, mais se retourne.)* Je te rapporta ton chapeau. Tiens !

Il lance le chapeau à travers la chambre sort en claquant la porte furieusement.
* *Claude, également furieux, retombe sur so oreiller. Dans l'espoir de retrouver son rêv il enroule soigneusement le drap autour de so bras, puis éteint la lumière. La musique d chœurs reprend insensiblement, les murs de chambre disparaissent faisant place au palc*

arabe. Claude, en uniforme, est allongé sur le divan. Leila se penche, inquiète. Auprès d'elle, se tient une jolie esclave noire.

LEILA, *à l'esclave.* — Il a perdu connaissance. Va chercher de l'eau fraiche... Non ! Ses yeux s'ouvrent. Il revient à lui.

** Claude se redresse, reconnait Leila et lui sourit.*

LEILA. — Que t'est-il arrivé ?

CLAUDE. — J'étais parti très loin de toi.

LEILA. — Ne reste pas ici. Cette maison n'est pas sûre, la bataille n'est pas terminée et mes frères sont tes ennemis !

** A ces mots, deux redoutables Arabes, armés de fusils, traversent la salle en courant et se précipitent aux fenêtres, par lesquelles ils tirent, puis sortent vers le patio, sans avoir vu Claude et Leila.*

LEILA. — Ce sont mes frères ! S'ils te trouvent ici, ils me tueront. Cache-toi !

CLAUDE. — Un soldat français ne se cache pas ! *(On entend une sonnerie militaire et un bruit de fusillade.)* Voici nos troupes !

Il se précipite à une fenêtre. Les frères réapparaissent et ne voient que Leila.

UN DES FRÈRES. — Les Français reviennent. Partons !

Ils sortent. Claude quitte la fenêtre, sans les avoir vus. Il prend Leila dans ses bras.

CLAUDE. — Je dois reprendre le combat. Quand nous reverrons-nous ?

LEILA. — Hélas...

CLAUDE. — Je saurai te retrouver ! Adieu ! *(Il l'embrasse et part. Leila se laisse tomber sur le divan. Claude revient sur ses pas.)* J'oubliais mon clairon !

Il ramasse l'instrument, mais se trouve face à face avec un des frères. Surprise des deux ennemis qui s'enfuient chacun dans une direction opposée. Claude sort par le patio, talonné par une petite troupe d'Arabes conduite par les deux frères. Leila court à la fenêtre et...
** ...fait un signe d'adieu à Claude en agitant son voile.*
** Claude répond au signe de Leila. Il est entouré d'officiers et de soldats français. Roulement de tambour, garde-à-vous. Un général s'approche, décore Claude et se retire.*

CLAUDE, *ravi.* — Qu'un homme est heureux de vivre des heures pareilles ! Quelle belle époque !

Un ricanement lui répond. Claude se retourne vers un vieil officier qui lit un journal, appuyé à un canon. Derrière lui, passe une misérable famille arabe.
** Le vieil officier a le même visage que le vieux monsieur qui, en 1900, regrettait 1830.*

LE VIEIL OFFICIER. — Vous la trouvez belle, vous, la guerre que nous faisons ? Je suis entré dans l'armée sous Louis XVI, moi, monsieur. *(Il se découvre.)* C'était autre chose qu'aujourd'hui ! *(Froissant le journal qu'il tient :)* L'existence aussi était autre chose qu'aujourd'hui ! Ceux qui n'ont pas vécu avant... *(Il regarde prudemment autour de lui.)* ...leur fichue Révolution, n'ont pas connu la douceur de vivre.

CLAUDE, *intrigué.* — La douceur de vivre ?

LE VIEIL OFFICIER, *chantant*
La douceur de vivre...

Une voix de jeune fille continue l'air. Claude regarde dans la direction d'où vient la voix.

LA VOIX
...est pour les amants.

** Dans un salon de style XVIII^ème^, une jeune fille est devant un clavecin. Auprès d'elle, un jeune maître de musique bat la mesure. Une porte ouverte dans le fond permet à un abbé, qui fait les cent pas en lisant son bréviaire, de surveiller la leçon de chant.*

LA JEUNE FILLE, *chantant*
...Dont l'âme s'enivre
Des plus doux serments.
Doux comme la laine, la laine,
La laine de mes brebis.

** Bien entendu, le maître de musique, en habit noir et perruque poudrée, n'est autre que Claude. Et la jeune fille est le vivant portrait de la petite garagiste en robe Louis XVI. Claude, surveillant les allées et venues de l'abbé, n'est guère attentif à la mesure. Suzanne termine un couplet.*

SUZANNE, *chuchotant.* — Ah, que j'ai hâte d'entendre votre opéra !

** Claude court à la porte afin de savoir si l'abbé s'est éloigné, mais il revient s'asseoir précipitamment. L'abbé passe sans rien remarquer.*

SUZANNE, *chantant*
Si son cœur est tendre
J'en aurai merci
Lui ferai comprendre
Que je l'aime aussi.

CLAUDE, *à voix basse.* — Oh, Suzanne, est-il vrai que cette chanson exprime ce que sent votre cœur ?

SUZANNE, *même ton.* — En doutez-vous encore ?

L'abbé réapparait. Suzanne se remet à chanter et Claude à battre la mesure. A la fin du couplet, l'abbé s'étant de nouveau éloigné, Claude prend un rapide baiser à Suzanne.
** Ils se séparent, craignant un retour du chaperon.*

SUZANNE, *chantant*
Nul ne nous soupçonne,
Amour, sois discret.
Ne livre à personne
Notre cher secret !

Pendant ce couplet, un homme est apparu dans l'encadrement d'une porte-fenêtre située derrière les deux amoureux.

* *C'est le Marquis, père de Suzanne. (Par une coïncidence qui ne nous étonne plus, il a les traits du garagiste Gaston, mais porte habit de marquis et perruque.) Il considère avec une stupeur indignée le comportement de sa fille.*

* *Suzanne et Claude ne se méfient que de l'abbé. Mais derrière eux, le Marquis ouvre doucement la porte-fenêtre et pénètre dans la pièce, tandis que Claude et Suzanne chantent avec entrain la ritournelle, après un nouveau baiser.*

CLAUDE, *à Suzanne, mais à l'intention de l'abbé.* — Vous faites de grand progrès, mademoiselle...

LE MARQUIS, *explosant.* — En effet, de grands progrès sur le chemin du couvent ! *(Appelant :)* Holà, mes gens ! Chassez d'ici ce manant !

* *Suzanne, terrifiée, s'est levée ; Claude la protège.*

CLAUDE. — Monsieur le Marquis, mes intentions sont pures !

* *Des valets s'assemblent autour du Marquis.*

LE MARQUIS. — Vous osez parler de vos intentions ! *(Aux valets :)* Qu'on le chasse !

* *Claude, serrant Suzanne dans ses bras.*

CLAUDE, *s'échauffant.* — Je ne suis pas pas un gentilhomme, monsieur le Marquis, mais l'amour ne connaît pas les distinctions imposées aux hommes, par une société...

* *Le Marquis pousse les valets vers Claude.*

LE MARQUIS. — Vous avez entendu ?

Les valets hésitent. Claude monte sur un fauteuil, comme pour haranguer une foule.

CLAUDE. — ...une société que condamnent les philosophes !

* *Le Marquis, au comble de la fureur.*

LE MARQUIS. — Qu'on m'apporte ma canne, je le chasserai moi-même !

* *Claude, juché sur son fauteuil, ne se laisse pas interrompre. Le souffle de 1789 l'anime.*

CLAUDE. — Vous ne chasserez pas l'amour du cœur de ceux qui sont dociles à ses lois !

* *Le Marquis, entouré de ses valets.*

LE MARQUIS, *aux valets.* — Alors, qu'attendez-vous ?

UN VALET. — Qu'il ait terminé.

UN AUTRE. — C'est intéressant ce qu'il dit !

Le Marquis s'enfuit, les bras au ciel.

LE MARQUIS. — C'est une révolte !

* *Claude est en pleine improvisation, dans le style de l'époque.*

CLAUDE. — Non, monsieur le Marquis, c'est une révolution ! Les âmes simples comprennent que le règne des privilèges touche à sa fin. Il est temps de détruire la forteresse de la tyrannie, d'ouvrir les portes de cette prison dont les murs sont mouillés des pleurs de l'innocence ! Nous prendrons la Bastille...

* *Tandis que Claude parle, les murs du salon ont fait place à une rue du Paris révolutionnaire. La foule s'amasse autour de l'orateur juché sur un tonneau. Suzanne, pleurant d'émotion, est à ses côtés.*

CLAUDE. — ...A la Bastille !

LA FOULE. — A la Bastille ! A la Bastille !

* *Claude saute à terre et embrasse Suzanne. Le canon tonne.*

CLAUDE. — Ecoute le canon ! Une grande journée commence !

Il entraîne Suzanne dans la foule qui part en chantant. Cette vision s'évanouit, et nous retrouvons Claude...

Chambre de Claude, le jour.

* *...dans son lit, encore endormi. Les grondements du canon se sont transformés en coups frappés à la porte.*

* *La porte s'ouvre, et le petit barbu de la veille entre, accompagné d'un énorme déménageur. Ils vont droit au piano, sans s'occuper de Claude qui se redresse péniblement.*

* *Le petit barbu, désignant le piano.*

LE PETIT HOMME. — Voici.

LE DÉMÉNAGEUR. — Ça va. On viendra le prendre dès que le camarade sera là.

* *Ils sortent et referment la porte.*

* *Claude les regarde partir, puis s'enfonce dans l'oreiller. Il essaie de replonger dans son rêve. De la rue, par la fenêtre ouverte, monte un bruit infernal.*

La grande rue.

* *C'est un ouvrier qui perfore la chaussée avec un outil pneumatique.*

* *Devant son garage, Gaston est plongé dans le capot d'une auto. Le conducteur lui parle. Gaston ne comprend pas la phrase.*

GASTON. — Quoi ? *(Regardant la perforatrice :)* Pas moyen de s'entendre avec ce gars-là ! *(Au client :)* Accélérez !

Bruit terrible du moteur.

* *L'ouvrier arrête sa perforatrice. Un autre ouvrier est auprès de lui.*

L'OUVRIER, *désignant Gaston.* — Ce qu'il peut être embêtant avec son moteur, celui-là !

Il recommence à travailler. Bruit de la perforatrice.

* *Gaston tente de parler au client. En vain.*

GASTON, *à l'ouvrier.* — Ça va durer longtemps ? *(Au client :)* Accélérez !

Le bruit de l'accélération rivalise avec celui de la perforatrice.

Chambre de Claude.

* *Claude se dresse sur son lit, en se bouchant les oreilles.*
* *Dans le couloir, le facteur arrive et frappe à la porte de la chambre de Claude.*
* *Claude, les oreilles bouchées, n'entend rien. Le vacarme se poursuit, assourdissant. Claude se lève et va fermer la fenêtre.*
* *La fenêtre se rouvre sous l'effet d'un courant d'air : Claude se retourne et voit le facteur qui a ouvert la porte. Le bruit cesse. Claude s'avance vers le fonctionnaire.*

CLAUDE. — Vous entrez sans frapper, maintenant ?

LE FACTEUR. — J'ai frappé, mais...

Sa voix est couverte par la perforatrice. Le moteur de l'auto ne tarde pas à lui répondre. On entend la fin d'une phrase de Claude.

CLAUDE. — ...à une heure pareille !

* *Le facteur tente de se justifier, mais la perforatrice l'en empêche.*
* *Claude réplique, ainsi que le moteur d'auto...*
* *Dans un silence, le facteur essaie de discuter.*

LE FACTEUR. — Si vous êtes mal luné...

* *La perforatrice termine sa phrase. Le facteur, découragé, sort. Claude le suit.*

CLAUDE. — Et moi je vous dis que...

Le moteur d'auto couvre la suite de son apostrophe.

* *Dans le couloir, le facteur est déjà sur les premières marches de l'escalier. Claude sort de sa chambre.*

CLAUDE. — Et d'abord, qu'est-ce que vous me voulez ?

La perforatrice lui répond, tandis que le facteur agite une lettre. On entend :

LE FACTEUR. — ...et puis, vous viendrez la chercher à la poste, votre lettre !...

Echange violent de répliques entre la perforatrice et le moteur d'auto. Puis, tout se calme. D'une porte voisine, sort Roger, en train de se coiffer. Le facteur est parti.

ROGER. — Quelque chose qui va pas ?

CLAUDE, *sèchement.* — Je ne t'ai rien demandé.

ROGER. — Tu as le réveil aimable, toi !

CLAUDE. — Je voudrais dormir et ne plus jamais m'éveiller.

Il rentre dans sa chambre, laissant Roger perplexe.

* *Claude se jette sur son lit. Son regard tombe sur le réveille-matin. Il le prend, l'écoute, le secoue : aucun doute, la pendule est arrêtée.*

Une classe dans un collège.

* *En l'absence de Claude, le chahut règne. Le proviseur passe devant la porte de la classe. Silence immédiat. Il tire sa montre-gousset et regarde l'heure...*

La grande rue.

* *Un moteur à air comprimé est au bord du trottoir. Gaston le branche et traverse le trottoir pour donner l'extrémité du tuyau à Suzanne, assise à l'entrée du garage, près d'une roue d'auto. Suzanne adapte le tuyau à la valve et gonfle le pneu.*
* *Claude sort de sa maison en courant. Au moment où il passe devant le garage, Gaston tend involontairement le tuyau d'air comprimé. Claude s'y prend les pieds et tombe, en face de...*
* *...Suzanne qui le regarde avec surprise.*
* *Claude n'est pas moins surpris, quoique pour d'autres raisons. Il se remémore son rêve en considérant...*
* *...la jeune mécanicienne tachée de cambouis.*
* *Claude, s'apprête à se relever. Il ne s'aperçoit pas que son pantalon s'est déchiré au genou.*

VOIX DE GASTON. — Et alors ! Vous pouvez pas faire attention quand vous marchez ?

* *Claude se relève et fait face à Gaston.*

CLAUDE, *très sûr de lui.* — Et alors quoi ? Vous croyez que la rue vous appartient ? Vous oubliez qu'on a fait la Révolution ! *(Claude s'éloigne. Il échappe de justesse à un madrier que porte un ouvrier sur son épaule, mais bute sur le pied que Paul, devant sa pharmacie, lui a traîtreusement tendu. Il s'éloigne. A Paul :)* Espèce d'abruti !

Roger qui a assisté à toute la scène, s'approche...

* *...de Paul qui rit niaisement.*

ROGER. — Laisse-le tranquille, mon vieux. C'est pas le moment !

PAUL, *intrigué.* — Qu'est-ce qu'il se passe ?

ROGER. — Il m'inquiète...

★

Une classe dans un collège.

* *Le proviseur marche de long en large, surveillant les élèves. Claude arrive, essoufflé. Les élèves voient le trou au pantalon et poussent des hurlements. Le Proviseur entraîne Claude dans le couloir. Sur un geste du Proviseur, Claude regarde son genou et aperçoit la déchirure.*

CLAUDE, *d'une voix forte.* — Je n'en ai pas d'autre, monsieur le Proviseur, et ce n'est pas avec mes appointements...

Le reste se perd dans les rires. Claude part. Le Proviseur rentre dans la classe. Le silence se rétablit.

LE PROVISEUR, *très digne.* — Le cours de solfège est reporté à demain.

Joie des élèves qui rangent leurs affaires.

★

La grande rue.

* *Le facteur, marchant sur le trottoir, croise Claude. Il détourne son regard et passe. Claude s'arrête, réfléchit, et décide de se rendre à la poste. Il revient sur ses pas.*
* *Le facteur entre au bureau de poste. Un instant après, Claude y pénètre à son tour.*

★

Bureau de poste.

* *Claude pousse la porte de la rue au moment où la porte va-et-vient du bureau livre passage à la jeune caissière du café.*

CLAUDE. — Mademoiselle ! Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnue. *(Il la regarde sans timidité, pensant à la Leila nocturne.)* Comment allez-vous ?

* *La jolie caissière, surprise du ton de Claude.*

LA CAISSIÈRE. — Très bien, merci.
CLAUDE. — Que faites-vous ici ?
LA CAISSIÈRE. — La même chose que vous : je viens au bureau de poste...
CLAUDE, *amer.* — Nous nous rencontrons au bureau de poste !

* *Claude, avec un regard entendu.*

CLAUDE. — Si vous saviez où nous nous sommes rencontrés cette nuit...
LA CAISSIÈRE. — Cette nuit ?
CLAUDE. — En rêve. Voulez-vous que je vous raconte mon rêve ?

La porte va-et-vient s'ouvre brusquement et sépare la caissière de Claude. L'aviateur paraît. Sans voir Claude, il embrasse en riant la caissière.

L'AVIATEUR. — Excuse - moi, chérie. J'avais oublié les timbres... J'oublie tout.
LA CAISSIÈRE. — Monsieur Claude, vous connaissez mon fiancé, n'est-ce pas ?

L'aviateur aperçoit Claude, jusqu'alors masqué par le battant de la porte. Il lui serre la main en riant.

CLAUDE, *maussade.* — Vous êtes fiancés ? Compliments.
L'AVIATEUR, *riant toujours.* — Merci, merci.

Il sort avec la caissière. Claude les regarde partir, puis pousse rageusement la porte va-et-vient...

* *...qui heurte une dame chargée de paquets. Les paquets tombent.*

LA DAME. — En voilà des manières !
CLAUDE. — Je ne pouvais pas savoir que vous étiez là !

Malgré sa mauvaise humeur, il se baisse pour ramasser les paquets. La porte s'ouvre et le fait tomber au milieu des paquets. C'est l'aviateur qui revient.

L'AVIATEUR. — Oh, pardon ! *(Riant toujours, il empile les paquets dans les bras de Claude qui s'est relevé.)* C'est mal fait ces portes, n'est-ce pas ? Je ne pouvais pas savoir que vous étiez-là ! Moi, je partais, mais je me suis aperçu que j'avais oublié ma monnaie. Excusez-moi !

Il part. Claude, chargé des paquets, est exaspéré.

CLAUDE. — Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de vos paquets ?

Il les laisse tomber, à la stupeur de leur propriétaire.

* *L'aviateur arrive au guichet. Une deuxième dame s'y trouve déjà.*

L'AVIATEUR. — Pardon, madame. *(A la buraliste :)* J'ai oublié ma monnaie. J'oublie tout !

Il rit.

LA BURALISTE. — C'est l'amour !
L'AVIATEUR, *riant.* — C'est ça, c'est l'amour !

Il part. Claude prend sa place.

CLAUDE. — Je viens chercher une lettre que le facteur ne m'a pas donnée.
LA BURALISTE. — Au courrier de ce matin ?
CLAUDE. — Oui, ce matin.
LA DEUXIÈME DAME, *sûre de son bon droit.* — Monsieur, ça ne vous ferait rien ? J'étais avant vous.
CLAUDE. — Bon, bon...

Claude s'écarte et se retourne. Il aperçoit au fond...

* *...Edmée, devant le pupitre à l'usage du public. Elle l'aperçoit, lui sourit, mais voit...*
* *...le pantalon déchiré. Claude croise les jambes afin de dissimuler le trou.*
* *Edmée dit quelque chose à l'oreille de son mari, qui lisait son courrier auprès d'elle. Il jette un coup d'œil au pantalon, adresse un salut sec à Claude, et entraîne sa femme.*
* *Claude les regarde partir. Il retourne au guichet que vient de quitter la dame. Mais une file d'attente s'est formée du côté opposé.*

CLAUDE. — Vous permettez ?
QUELQU'UN. — Prenez la queue, monsieur, prenez la queue !
CLAUDE. — J'attends une lettre, monsieur, ça ne vous fait rien ? On est en train de la chercher.

* *La buraliste rejoint le facteur et demande la*

lettre. Le facteur jette vers Claude un regard qui en dit long.

LE FACTEUR, *bas à la buraliste.* — Il faut une pièce d'identité.

LA BURALISTE, *retournant au guichet.* — Vous avez une pièce d'identité, monsieur ?

CLAUDE. — Pourquoi faire ?

LA BURALISTE. — C'est une lettre recommandée.

* *Claude cherche dans ses poches. Son voisin profite de cette pause.*

LE VOISIN. — Mademoiselle, à combien faut-il affranchir cette lettre exprès ?

CLAUDE. — J'ai tout de suite fini, monsieur.

LE VOISIN. — Je suis aussi pressé que vous, monsieur. C'est une lettre exprès !

CLAUDE. — On me demande une pièce d'identité, monsieur. Ce n'est pas pour mon plaisir... La voici.

Il tend la carte à la buraliste qui la prend. Le ton de la discussion s'échauffe.

LE VOISIN. — Mademoiselle ! J'étais avant monsieur !

CLAUDE. — Mais pas du tout, monsieur ! J'attendais là, à côté du guichet...

* *La buraliste donne la carte au facteur, qui la retourne en tous sens.*

CLAUDE. — ...la preuve, c'est qu'on m'a demandé une pièce d'identité.

LE FACTEUR, *à la buraliste.* — Elle est périmée !

LA BURALISTE, *à Claude.* — Cette carte n'est plus valable, monsieur.

CLAUDE. — Depuis quand ?

LE FACTEUR, *regardant la carte.* — Depuis un mois.

LA BURALISTE, *transmettant.* — Depuis un mois.

CLAUDE. — Mais j'étais le même, il y a un mois !

LE FACTEUR, *s'approchant du guichet.* — Ah, ça ! Nous n'en savons rien !

Claude, découragé, s'éloigne du guichet. Son voisin prend rapidement sa place et tend sa lettre exprès.

LE VOISIN. — Mademoiselle !

CLAUDE, *revenant.* — Alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

LE VOISIN. — Mais c'est une lettre exprès !

CLAUDE, *éclatant.* — Ah, vous ! Foutez-nous la paix avec votre lettre exprès.

* *Le facteur, savourant son triomphe.*

LE FACTEUR. — Il faut vous faire faire une carte d'identité valable.

* *Claude, derrière le guichet. La colère monte.*

CLAUDE. — Pour avoir ma lettre ?

* *Le facteur, très aimable. Il tient sa revanche.*

LE FACTEUR. — Oh, c'est très simple... Il vous faut : le livret militaire, le certificat de domicile datant de moins de huit jours, deux photos de face et deux témoins français majeurs.

* *Claude, trop calme. On sent qu'il ne se maîtrisera pas longtemps.*

CLAUDE. — C'est tout ?

* *Le facteur, pour clore la discussion, trouve l'argument suprême.*

LE FACTEUR. — C'est le règlement.

* *Claude, pris de rage, quitte le guichet et se précipite dans la partie du bureau réservée au personnel.*

CLAUDE. — Vous me voyez tous les jours et vous ne savez pas qui je suis ?

LE FACTEUR. — Nous n'avons pas le droit de le savoir. Et vous, vous n'avez pas le droit d'entrer ici !

CLAUDE. — Vous me donnez ma lettre, oui ou non ?

LE FACTEUR. — Il nous faut une pièce d'identité.

CLAUDE. — En voici une ! *(Il déchire sa carte et en jette les morceaux au visage du facteur.)* Ça ne vous suffit pas ? Il vous faut encore des papiers ? Je vais vous en donner, moi, des papiers !

Le mesure est comble. L'accumulation des incidents dont Claude a été victime depuis son réveil l'a rendu furieux. Il prend des corbeilles de lettres et de paperasses et les jette en l'air. Emoi général. Claude sort de l'enceinte du personnel, et, s'emparant des paquets de la dame vue au début de la scène, bombarde d'une main sûre le facteur qui crie à l'assassin.

★

Corridor chez Claude.

* *Claude monte l'escalier en haut duquel se tient le petit barbu.*

CLAUDE. — C'est moi que vous attendez ?

LE PETIT HOMME. — Non, c'est mon piano, mais je ne l'attendrai plus longtemps.

CLAUDE. — Ça ne vous ferait rien de l'attendre en bas ?

Il pousse le petit barbu, qui dégringole l'escalier en poussant des cris. Claude entre dans sa chambre...

Chambre de Claude.

* *...où deux déménageurs commencent à soulever le piano.*

CLAUDE. — Un instant, messieurs ! Vous ne pourrez pas descendre le piano par l'escalier.

UN DÉMÉNAGEUR. — Pourquoi ?

CLAUDE. — Venez voir... Je vous en

prie... Vous ne pourrez pas descendre le piano par l'escalier parce que...

Il fait passer les déménageurs,,,
* *...dans le corridor.*

CLAUDE. — ...Parce que je le garde !

Il referme la porte et donne un tour de clé. Les deux déménageurs restent interdits. Le petit barbu trépigne au fond du couloir.

LE PETIT HOMME. — Il faut aller chercher la police !

La grande rue.

* *Un groupe où se trouvent Roger, Paul et le garagiste Gaston, suit le facteur, très excité, qu'accompagne Léon, en uniforme d'agent.*

LÉON, *au facteur.* — Ne t'énerve pas. Je le connais. On joue à la belote ensemble...

LE FACTEUR. — Ce n'est pas une raison pour mettre un bureau de poste à feu et à sang !

ROGER. — Qu'est-ce que tu veux, il est pas comme les autres !

LÉON. — C'est un musicien !

ROGER. — Mais, il est gentil, tu sais !

LE FACTEUR. — J'aurais voulu vous y voir !

LÉON. — Il était énervé, peut-être...

ROGER. — D'habitude, c'est la douceur même...

LÉON. — Je vais lui parler.

Décidé à arranger l'affaire, l'agent entre dans la maison, suivi du facteur, et de Roger.

GASTON, *aux passants.* — Moi, ça ne me regarde pas, mais si on pouvait l'empêcher de jouer du piano, la nuit !

Couloir chez Claude.

* *On entend des exercices joués au piano. Le petit barbu accueille Léon.*

LE PETIT HOMME. — Monsieur l'agent, il y a un fou qui s'est enfermé chez lui ! Il ne veut pas me rendre mon piano, il a voulu me tuer !

Léon regarde Roger, qui semble moins confiant en la douceur de leur ami.

LÉON. — Il doit être dans un mauvais jour.

Tous deux arrivent près de la porte de Claude. Roger frappe. Le son du piano s'arrête.

VOIX DE CLAUDE. — Qui est là ?

ROGER. — C'est Léon et Roger.

La porte s'ouvre.

CLAUDE. — Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ?

ROGER. — C'est Léon qui veut te parler.

Ils entrent dans la chambre.

Chambre de Claude.

* *Léon, conciliant.*

LÉON. — Alors, tu deviens méchant ? Qu'est-ce qu'il y a ?

CLAUDE. — Il y a que j'en ai assez !

ROGER. — De quoi ?

CLAUDE. — De tout !

LEON. — Et c'est pour ça que tu fais du scandale ?

CLAUDE. — Je ne fais pas de scandale, je me défends !

Le petit homme et le facteur qui se sont approchés de la porte, protestent avec animation. Du geste, Léon leur impose silence.

LÉON. — Du calme ! Si je comprends bien, vous accusez tous les deux, monsieur... Procédons par ordre. *(Tirant un calepin et s'adressant à Claude :)* Vos nom, prénoms et domicile ?

CLAUDE, *suffoqué.* — C'est à moi que tu demandes ça ?

LÉON. — C'est le règlement.

CLAUDE. — Alors, toi aussi tu vas dire que tu ne me connais pas ?

LÉON, *très officiel, à cause des témoins.* — Je ne connais plus personne quand j'ai mon képi sur la tête !

Claude s'approche de Léon.

CLAUDE. — Alors, tu vas me reconnaître !

Il prend le képi et le lance par la fenêtre. Stupeur. Léon sort rapidement par la porte.

ROGER. — Tu n'aurais pas dû faire ça !

Il court à la fenêtre et se penche.

* *Roger à la fenêtre.*

ROGER. — Paul !

* *Dans la rue, Paul, entouré de passants, regarde le képi de Léon sur le pavé de la chaussée. Il lève la tête.*

VOIX DE ROGER. — C'est le képi de Léon qui est tombé. Passe-le moi !

Paul ramasse le képi et le lance...

* *...à Roger qui l'attrape...*
* *...et le donne à Claude.*

ROGER. — Tiens ! Eh bien, cours après ! Va t'excuser !

Il pousse Claude vers le corridor.

La grande rue.

* *Léon, devant la porte de la maison, cherche de tous côtés. Paul et les passants s'approchent.*

PAUL. — Si c'est ton képi que tu cherches, il est remonté là-haut...

LÉON. — C'est pas le moment de plaisanter !

PAUL. — Puisque je te le dis !

Claude apparaît à la porte, tendant le képi à Léon. La foule rit.

* *Léon se coiffe dignement. Les rires ont porté atteinte à son autorité.*

LÉON, *à Claude.* — Et maintenant, suivez-moi !

ROGER. — Léon, tu vas pas faire ça !

LÉON. — Suivez-moi, je vous dis !

Il entraîne Claude qui se laisse faire.

* *Le cortège croise des gosses en rang, sous la conduite du proviseur. Les enfants poussent des cris et rient en voyant leur professeur emmené par la police. Des gens accourent de tous côtés.*

★

La façade du commissariat.

* *Léon entraîne Claude dans le bâtiment. Roger et Paul veulent suivre. Un agent s'interpose.*

L'AGENT. — Où vous allez, vous ?

ROGER. — C'est notre ami... *(Il n'insiste pas. Paul et lui donnent libre cours à leur colère sur des gosses qui avaient suivi le cortège.)* Ça vous intéresse ?

Les taloches et les coups de pied dispersent les enfants.

★

La cellule.

* *Claude est assis sur le grabat de la cellule. Il a touché le fond de l'infortune. Si au moins, il pouvait dormir ! Pourquoi n'essaierait-il pas ?*

La façade du commissariat.

* *Léon sort du bâtiment, très digne. Paul et Roger, qui attendaient les nouvelles, l'encadrent aussitôt.*

ROGER. — Tu es fier de toi, hein ?

PAUL. — Faire ça à un ami !

Sans daigner répondre, l'agent avance, suivi des deux compères.

ROGER. — Un garçon qui a été à l'école avec toi.

PAUL. — Même qu'il te faisait tes problèmes.

ROGER. — Et comme récompense, tu le déshonores !

PAUL. — Monsieur met les autres en prison !

LÉON, *explosant.* — Et vous voulez que je vous y f... aussi, vous, en prison ?

ROGER. — Si tu veux. Tu viens, Paul ?

Ils partent vers le commissariat. Léon, décontenancé, les rejoint...

* *...à la porte et leur barre le passage.*

LÉON. — Allez, allez. Faites pas les andouilles !

ROGER. — Quoi ! Tu veux pas nous arrêter ?

LÉON. — Pour quel motif ?

ROGER. — Pour insultes à un agent, salaud !

PAUL. — Faux frère !

LÉON. — Non, alors là, vous exagérez !

Léon s'en va. Deux autres agents surgissent derrière Roger et Paul qui ne les voient pas.

ROGER. — Fumier !

PAUL. — Sale flic !

UN DES AGENTS. — Dites-donc, vous... Entrez un peu ici !

L'AUTRE AGENT. — On va vous apprendre à causer au monde !

Roger et Paul se retournent. Léon, voyant la tournure que prend l'affaire, se précipite vers ses amis qu'il arrache aux mains des autres agents.

LÉON. — Non, non ! Vous inquiétez pas ! Ce sont des copains ! Ils plaisantaient ! On joue à la belote tous les soirs ensemble.

Il prend Paul et Roger par le bras et les éloigne du commissariat.

ROGER, *à Léon.* — On plaisantait pas !

PAUL. — Jouer à la belotte avec toi ? Plus jamais !

LÉON. — Allez ! On va prendre un verre.

ROGER. — Tu rigoles, non ?

LÉON. — On verra comment on peut arranger ça...

PAUL — Qu'est-ce que tu veux arranger, maintenant ?

ROGER. — Maintenant que tout le monde sait qu'il a été arrêté ?

PAUL. — C'est un homme complétement fichu !

ROGER. — La vie était déjà pas drôle pour lui !

Léon commence à prendre peur. Il se tourne anxieusement vers ses interlocuteurs.

PAUL. — Sans famille !

ROGER. — Sans succès !

PAUL. — Sans espoir !

ROGER. — Déjà, ce matin, il m'avait paru bizarre !

PAUL. — Tu me l'as dit !

ROGER. — Il voudrait en finir une bonne fois que ça ne m'étonnerait pas.

LÉON, *prêt à pleurer.* — C'est pas vrai ?

PAUL. — Tu te représentes ce qu'il peut penser en ce moment ?

Cellule.

* *Claude est endormi sur le grabat : son visage est radieux. Un papillon passe sur son front, puis...*

* *...s'éloigne en voletant. Les murs de la prison font place à des bosquets fleuris. Une musique de « fêtes galantes » se fait entendre. Le papillon se pose sur un arbuste. Sur lui s'abat un filet...*

* *...tenu par Suzanne en robe et costume Louis XVI. Elle va prendre l'insecte prisonnier, lorsqu'elle voit...*

* *...Claude, en perruque poudrée, derrière le mur du parc. Il fait un petit signe...*

** ...auquel Suzanne répond. De joie, elle laisse s'échapper le papillon. Le Marquis et l'abbé, vêtus en chasseurs de papillons, surviennent à ce moment.*

LE MARQUIS. — Pourquoi le lâches-tu ?

SUZANNE. — Il est si heureux d'être libre !

LE MARQUIS. — Je le reprendrai !

Il s'élance, suivi de l'abbé et de Suzanne, à la poursuite du papillon.

** Tous trois traversent le parc où est donnée une petite fête champêtre. Des invités, munis de filets, courent dans les bosquets. Le Marquis et l'abbé, tout à leur chasse, ne prennent pas garde à Suzanne qui part discrètement dans une direction opposée.*
** Suzanne arrive à l'entrée du parc où se tient une bonne femme habillée en fermière : Fanchon, la nourrice de Suzanne.*

SUZANNE, *à Fanchon.* — Fais le guet, je t'en prie !

Claude apparaît à la porte. Il s'agenouille devant sa bien-aimée. Mais une grosse déchirure au genou dépare son habit noir. Gêné, Claude se relève et...

** ...Suzanne se jette dans ses bras.*

CLAUDE. — Tout est prêt !

SUZANNE. — O mon bien-aimé !

CLAUDE. — Cette nuit-même, tu seras à moi !

SUZANNE. — Je ne puis y croire !

** Le Marquis, cependant, s'inquiète de la disparition de sa fille.*

LE MARQUIS, *à l'abbé.* — Où est Suzanne ?

L'ABBÉ. — Elle échappe à mon regard.

LE MARQUIS, *furieux.* — A quoi êtes-vous bon, l'abbé ?

** Claude fait part à Suzanne du plan qu'il a conçu.*

CLAUDE. — Cette nuit, au premier chant du coq, je t'attendrai ici. Une voiture nous emportera loin de ce père qui s'oppose à notre amour.

VOIX DU MARQUIS, *appelant.* — Suzanne !

Suzanne embrasse Claude une dernière fois.

SUZANNE. — Je voudrais que la nuit soit venue et que coq ait déjà chanté.

Elle part. Fanchon s'approche de Claude.

FANCHON. — Qu'allez-vous faire de notre jeune maîtresse ?

CLAUDE. — J'en ferai ma femme !

FANCHON. — Devant Dieu ?

CLAUDE, *en disciple de Rousseau.* — Devant la Nature et l'Etre Suprême !

Il quitte le parc...

** ...et se trouve arrêté dans la rue par un groupe de sans-culottes.*

UN SANS-CULOTTE. — Où vas-tu, citoyen ?

CLAUDE. — Vers le bonheur promis aux cœurs épris de justice !

UN AUTRE. — Qui es-tu, toi qui parles comme un patriote ?

CLAUDE. — Connaissez-vous l'écharpe des représentants du Peuple ?

Il écarte sa veste, et une écharpe tricolore apparaît.

UN SANS-CULOTTE. — C'est Claude ! Vive Claude !

TOUS. — Vive Claude ! Vive Claude !

L'image de Claude rayonnant, au milieu des vivats, disparaît, cédant la place à celle de...
** ...Claude allongé sur le grabat de la cellule. Il sourit, se tourne en dormant vers le mur éclairé par un rayon de soleil. Une sonnerie militaire retentit dans le lointain. Le mur disparaît. Un drapeau français flotte dans le ciel d'Algérie.*
** Claude, en colonel de l'armée d'Afrique, salue le drapeau. La sonnerie cesse. Claude tire une longue-vue et inspecte l'horizon. Son pantalon porte une large déchirure au genou, mais Claude ne s'en soucie pas. Le général Bugeaud, accompagné d'un chef arabe passe auprès de Claude.*

BUGEAUD, *aimable.* — Colonel, la paix est faite. Vous pouvez vous reposer à présent.

CLAUDE, *grave.* — Non, mon général, je veille.

Il porte la longue-vue à son œil et voit...

** ...dans le cercle de l'oculaire, Leila, rêveuse, au balcon du palais. Soudain, elle se penche. La longue-vue suit son mouvement et découvre...*
** ...la porte du palais, par où sortent les deux frères de Leila. Un serviteur tient leurs chevaux.*
** Un des frères ferme la porte à l'aide...*
** ...d'une énorme clef ouvragée...*
** ...qu'il accroche à sa ceinture. Les deux frères montent à cheval et s'éloignent.*
** Leila quitte rapidement le balcon et donne une réplique de la clef ouvragée à...*
** ...l'esclave accourue auprès d'elle. L'esclave sourit et part.*
** Leila, joyeuse commence à chanter tandis que ses femmes lui enlèvent ses voiles.*

LEILA

Pour lui la clef de ma porte,
La clef de mon cœur pour lui !
Il n'est pas de place forte
Où l'Amour n'entre la nuit.

Le chœur des femmes reprend la fin du couplet. Les voiles de Leila tombent un à un.

** Claude, toujours en observation, est ravi de ce spectacle. Afin de mieux entendre le chœur lointain, il porte la longue-vue à son oreille.*

LE CHŒUR

A l'heure où la lune se lève,
Ton amoureux te rejoindra...

Claude reporte la longue-vue à son œil. Deux officiers, s'approchent de lui et, intrigués, s'apprêtent à sortir leurs longues-vues.

UN DES OFFICIERS. — Reposez-vous, mon colonel, nous prendrons votre place.

CLAUDE, *digne.* — Non, messieurs, je dois avoir l'œil à tout.

Les officiers s'éloignent, Claude reprend son observation.

* *Les derniers voiles de Leila sont tombés, et la belle Algérienne descend dans un bassin situé au centre de la chambre, tandis que ses femmes chantent.*

LE CHŒUR

Il n'est pas de place forte
Où l'amour n'entre en vainqueur.

* *Très ému à la vue de la beauté de Leila sans voiles, Claude défaille. A ce moment, l'esclave noire apparaît, la clef ouvragée à la main. Elle chante, en tendant la clef à Claude.*

L'ESCLAVE

Voici la clef de sa porte,
Voici la clef de son cœur !
A l'heure où la lune se lève...

CLAUDE, *attentif.* — A l'heure où la lune se lève ?

L'ESCLAVE

Ton amoureuse t'attendra.

CLAUDE, *ravi.* — Elle m'attendra ?

La mélodie est continuée par...

* *...une rangée de soldats 1830, jouant du clairon...*

* *...que Claude, enthousiasmé, dirige de sa longue-vue, maniée comme une baguette de chef d'orchestre. Derrière lui, dans le ciel d'Algérie apparaît l'Opéra de Paris. Claude, transporté, achève la chanson, d'une voix qui parcourt toute l'échelle vocale.*

CLAUDE

Rêve, beau rêve,
Je chante comme à l'Opéra !

Le thème musical est continué par...

* *...une rangée de violons (dans la fosse d'orchestre de l'Opéra, en 1900) que...*

* *...Claude dirige avec fougue. Au dernier accord, il se tourne vers...*

* *...Edmée, dans une loge. Elle est enthousiaste.*

EDMÉE, *criant.* — C'est magnifique !

Elle sort de la loge...

* *...et se trouve de plain-pied dans un grand salon, où sont assemblés des invités en costume d'après-midi.*

EDMÉE. — Je viens d'assister à la dernière répétition de l'œuvre de notre ami. C'est la plus belle chose qu'on ait écrite pour l'Opéra !

Les invités applaudissent discrètement Claude qui entre. Edmée se tourne vers lui.

EDMÉE. — Ah ! Il faut que je l'embrasse ! *(Claude embrasse Edmée avec passion ! Les invités se détournent discrètement. Edmée se dégage, puis scandalisée :)* Pas comme cela ! Ne voyez vous pas tous ces gens qui nous regardent ?

CLAUDE, *ardent.* — Je ne vois personne, sauf vous. *(Regardant les invités :)* Pourquoi sont-ils ici ?

EDMÉ. — Pour vous rencontrer... C'est vous qui attirez tout ce monde.

* *Près de la porte, un valet annonce les arrivants.*

LE VALET. — Monsieur le Directeur de l'Opéra !

LE DIRECTEUR, *chantant :*

Bonjour mesdames,
Bonjour messieurs !

LE VALET. — Monsieur le ministre des Beaux-Arts ! Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Institut ! Monsieur le Président du Conseil !

* *Edmée et Claude regardent les personnalités qui entrent.*

EDMÉE. — Allez saluer le Président !

CLAUDE. — Non, je veux être seul avec vous !

Il la fait asseoir sur un canapé et s'assied à ses côtés. Claude pose rapidement son chapeau sur la déchirure qui orne le genou de son élégant pantalon à la mode de 1900.

EDMÉ. — Ce n'est pas le moment !

CLAUDE. — Ce n'est jamais le moment.

EDMÉE. — Qu'en savez-vous ? Ce soir après-dîner, je serai seule.

CLAUDE. — Ce soir ?

EDMÉE. — Après-dîner.

CLAUDE. — Après-dîner ?

EDMÉE, *inquiète.* — Vous n'êtes pas libre ?

CLAUDE, *vivement.* — Si, si ! *(Enumérant ses autres rendez-vous :)* A l'heure où la lune se lève, au premier chant du coq... *(Transporté :)* Oh, Edmée ! Je suis le plus heureux des hommes !

EDMÉE, *chuchotant.* — Silence ! On pourrait nous entendre...

* *Tout à leur amour, Edmée et Claude ne prêtent pas attention au Directeur de l'Opéra qui, derrière eux, se met à chanter.*

LE DIRECTEUR, *à pleine voix :*

Silence ! On pourrait vous entendre !
Ne troublons pas les amoureux !

LE CHŒUR DES INVITÉS, *reprenant :*

Ne troublons pas les amoureux !

* *Edmée et Claude se sourient.*

EDMÉE, *minaudant.* — Je sais que mon cœur est trop tendre...

LE DIRECTEUR, *à pleine voix :*

On sait que son cœur est trop [tendre,
Et veut que vous soyez heureux !

Claude veut embrasser Edmée, mais elle l'en empêche.

EDMÉE, *coquette.* — Jusqu'à ce soir, il faut attendre...

LE CHŒUR DES INVITÉS

Jusqu'à ce soir, il faut attendre
Que vous soyez seuls, tous les deux !

* *Claude se lève et, encore une fois, veut embrasser Edmée.*

EDMÉE, *se dérobant.* — Quand nous serons seuls tous les deux !

CLAUDE. — A ce soir !

EDMÉE. — Ne soyez pas en retard !

CLAUDE. — En retard ?...

Il part...

* *...et va, la main tendue, vers le Directeur qui l'arrête du geste : il n'a pas terminé son air.*

LE DIRECTEUR, *à pleine voix :*

Jusqu'à ce soir, il faut attendre
Que vous soyez seuls, tous les deux !
Silence ! On pourrait vous en- [tendre !

Claude, pendant que le Directeur lance sa note finale, se dirige vers la porte où...

* *...le valet annonce de nouveaux arrivants.*

LE VALET. — Monsieur le Président de la République ! Monsieur Roger ! Monsieur Léon !

La porte du grand salon a disparu, remplacé par...

La cellule.

* *...la porte de la cellule du commissariat, dans l'encadrement de laquelle se trouvent Roger et l'agent repentant.*

ROGER, *souriant.* — C'est arrangé, mon vieux !

LÉON. — Tu peux partir !

Claude arraché à ses rêves de gloire et d'amour, se dresse sur le grabat de la lugubre cellule.

CLAUDE. — Quoi ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

ROGER. — On vient te chercher !

LÉON, *confus.* — Je me suis un peu fâché tout à l'heure. Tu m'excuseras, j'ai peut-être eu tort...

CLAUDE. — Allez-vous en ! *(Il leur tourne le dos.)* Laissez-moi seul !

ROGER. — Mais non, on te laisse pas seul ! On est des copains, non ?

LÉON. — C'est fini ! J'ai retiré mon rapport.

Il secoue Claude qui reprend conscience, avec horreur, du monde dans lequel il est retombé.

★

La façade du commissariat.

* *Il pleut. Un passant, parapluie en main, se presse sous l'averse. Claude sort du commissariat, suivi de Léon et Roger. Avec son pantalon déchiré, il semble plus misérable que jamais.*

LÉON, *faussement jovial.* — Tu vois, tu es libre !

CLAUDE, *sinistre.* — Libre de vivre...

ROGER, *encourageant.* — Mais oui...

CLAUDE. — Dans un monde pareil !

Une femme passe, tenant un gosse encapuchonné qui marche dans des flaques d'eau.

LE GOSSE. — Vise le monsieur qui a déchiré son pantalon !

LA FEMME. — Veux-tu te taire !

Le gosse et la femme passent. Roger regarde Claude avec appréhension.

ROGER. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ce monde-là ?

CLAUDE. — Rien. Je voudrais seulement m'en échapper !

Il part sous la pluie, laissant Roger et Léon effrayés de cette dernière parole à laquelle ils prêtent le sens le plus tragique.

ROGER. — Tu l'as entendu ?

LÉON. — Ah, bon sang de bon sang ! Tu crois qu'il ferait ça ?

★

Un pont.

* *Dans le jour pluvieux, Claude marche, comme égaré. Il s'accoude au parapet et regarde couler l'eau.*

* *Léon et Roger, qui le suivaient de loin, s'arrêtent, de plus en plus inquiets.*

LÉON. — Tu sais nager ?

ROGER. — Oui, mais sauver un homme qui ne le veut pas !

LÉON. — On aurait peut-être mieux fait de le laisser en taule !

* *Claude quitte le parapet et part rapidement. Les autres le suivent aussitôt, décidés à le protéger contre lui-même.*

★

Un carrefour.

* *Roger et Léon s'arrêtent, sans quitter Claude des yeux.*

ROGER. — Il a pas l'air de savoir où il est !

LÉON. — Il va se faire écraser !

Un bruit de coup de freins. L'agent se cache les yeux. Mais Roger le rassure.

ROGER. — Non, il y a rien. Il revient par ici...

LÉON. — Attention au carrefour !

Il se précipite...

* *...au centre du carrefour et d'un geste professionnel arrête la circulation. Coups de frein et dérapages. Claude marche au milieu des voitures immobilisées à cause de lui, sans rien remarquer.*

* *Claude passe rapidement devant sa maison. De la porte d'entrée, sortent deux déménageurs portant le piano. Ils le posent au milieu du trottoir, pour souffler, au moment où arrivent Roger et l'agent. Pour empêcher que l'on emporte le piano de son ami, c'est aux déménageurs à présent que l'agent cherche querelle.*

LÉON. — Vous ne savez pas qu'il est interdit d'encombrer la voie publique ?

UN DÉMÉNAGEUR. — Mais, faut bien qu'on...

LÉON. — Il est à vous ce piano ?

UN DÉMÉNAGEUR. — Non, mais on nous a dit...

LÉON. — Ah ! Il n'est pas à vous ! Vous avez vos papiers ? Occupe-toi de ça, Roger !

Il part en courant.

La pharmacie.

* *Claude entre dans la pharmacie dont il referme la porte. Paul, l'aide-pharmacien, s'approche, très aimable. Lui aussi est passé au parti de Claude.*

PAUL. — Alors, mon vieux, comment ça va ? Tu as vu cette vache de Léon...

CLAUDE. — Aucune importance. Dis-moi...

PAUL. — Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

CLAUDE. — Je voudrais quelque chose pour dormir.

Derrière la vitrine, Léon arrive et observe la scène.

PAUL. — Un soporifique ? Mais, tout de suite ! Tu as raison, une bonne nuit de sommeil et on oublie tout !

Il prend un tube dans l'étagère et le donne à Claude. Il aperçoit alors, dans la rue...

* *...Léon, derrière la vitrine. Horrifié, l'agent fait des signes de refus avec le doigt. Claude, pense-t-il, veut s'empoisonner !*

* *Paul, intrigué, ne saisit pas la signification des gestes.*

* *Léon mime le suicide par pendaison, puis porte un revolver fictif à sa tempe. Deux passants s'arrêtent, surpris de cette gesticulation fébrile qui est destinée à Paul.*

* *Paul a compris. Il revient à Claude qui tournait le dos à l'agent.*

PAUL. — Rends-le moi ! J'en ai un autre qui est meilleur.

CLAUDE, *rendant le tube.* — Ça m'est égal, pourvu que ce soit fort !

PAUL, *terrifié.* — Ah oui ? *(Il réfléchit.)* Tu as une ordonnance ?

CLAUDE. — Non, pourquoi ?

PAUL. — Ah, mon pauvre vieux, je regrette. Je ne peux pas te donner ça sans ordonnance. C'est défendu.

CLAUDE. — Mais, je n'en parlerai pas !

PAUL. — Ça peut toujours se savoir, tu sais. Un accident est si vite arrivé !

CLAUDE, *hurlant.* — Je me moque des accidents ! Je veux dormir !

PAUL. — Oui.. *(Il a une idée.)* Un truc pour dormir sans ordonnance ? C'est facile. Je t'en donne un tout de suite. *(Il prend Claude par le bras.)* Tu te couches, tu fermes les yeux, tu penses à des moutons et tu les comptes : un mouton, deux moutons, trois moutons... etc... C'est radical ! Personne n'a jamais atteint trois cents moutons !

CLAUDE, *se dégageant.* — Tu veux que je fiche toute ta boutique en l'air ?

PAUL, *conciliant.* — Si ça peut te faire plaisir... Moi, je ne suis pas le patron ! *(Claude ouvre la porte. Paul l'arrête.)* Ecoute ! Si tu es sage, je te donnerai un petit cachet ce soir. Mais il faut être sage !

Claude sort. Au bord du trottoir, Léon se tourne de dos afin que Claude ne remarque pas qu'on le surveille. C'est sur lui que Claude satisfait sa fureur. Il donne un violent coup de pied au derrière de l'agent et part.

* *Léon se retourne. Il feint de prendre la chose comme une gaminerie et menace Claude gentiment du doigt. Paul s'approche.*

LÉON, *inquiet.* — Qu'est-ce qu'il voulait ?

PAUL. — Des cachets pour dormir.

LÉON. — C'est bien ce que je craignais. On avale tout le flacon et on ne se réveille plus !

PAUL. — Il en est là ?

LÉON. — Faut pas le quitter !

Suzanne, qui passait, a entendu la conversation. Elle aussi à présent est inquiète au sujet de Claude.

★

Corridor chez Claude.

* *Léon et Paul arrivent dans le couloir au moment où les déménageurs, tout éberlués, sortent de la chambre de Claude. Roger leur donne de l'argent.*

ROGER. — Voilà ! Et dites à votre patron que maintenant on paiera la location régulièrement.

Les déménageurs saluent et partent. Léon, Paul et Roger rentrent dans la chambre. Le piano est là et un pantalon neuf est posé sur le pied du lit.

* *Claude est assis sur le lit, le regard vague.*

ROGER, *montrant le piano.* — Tu vois ! Ces messieurs sont bien gentils. Ils t'ont

laissé ton piano. Tu peux jouer tant que tu veux !

CLAUDE, *morose.* — J'ai pas envie de jouer. Ils peuvent l'emmener, le piano !

ROGER, *encourageant.* — Regarde, tu as un beau pantalon tout neuf... Tu devrais l'essayer.

CLAUDE, *sans regarder.* — Je m'en fous !

Les trois amis se regardent, découragés.

ROGER. — Mais alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

CLAUDE, *se redressant.* — Un tube de soporifique !

Effroi chez les amis, qui s'empressent autour de Claude.

LES TROIS. — Mais non, mon vieux ! — Tu es jeune, tu oublieras... — Tu as l'avenir devant toi... — La vie est belle...

★

La cuisine, chez Léon, le même soir.

** L'agent, la serviette autour du cou, le verre en main, chante une chanson à boire. Roger et Paul reprennent le refrain avec un faux entrain, tout en surveillant Claude, visiblement absent. La table est surchargée de plats et de bouteilles.*
** Claude, plongé dans ses pensées, ne participe pas à la joie factice de ses hôtes.*
** Paul et Roger s'efforcent de sourire, tout en chantant. Mais le visage de Claude les assombrit.*
** Claude, sans doute effleuré par un de ses rêves, sourit à une pensée qui lui est venue.*
** Tout heureux de ce sourire, Paul et Roger reprennent le refrain avec entrain.*
** Mais Claude revient sur terre. A nouveau sinistre, il se lève. Les chants s'arrêtent. Léon retient Claude qui veut sortir.*

LÉON. — Claude, Claude ! Où vas-tu comme ça ? C'est pas fini, qu'est-ce que tu crois ! *(La femme de l'agent passe, portant une assiette fumante.)* Regarde ce que ma femme a encore fait pour toi ! Tu vas pas lui faire un affront, non ?

CLAUDE. — Je n'ai plus faim !...

LÉON, *le forçant à s'asseoir.* — Faut te forcer, mon vieux. Faut manger, faut boire, faut rire, faut chanter !

Et il se remet à chanter, tandis que la femme de Léon pose devant Claude une assiette trop généreusement emplie.

★

La salle du café, la nuit.

** La jolie caissière découpe des cœurs en papier, à l'aide de grands ciseaux.*

VOIX DE CLAUDE. — Pique maître ! Atout et atout !

** Les amis, qui entourent Claude, cartes en mains, s'exclament bruyamment. Ils sont seuls dans le café.*

PAUL. — C'est pas possible ! Tu as encore gagné !

ROGER. — C'est formidable ce que tu tiens comme jeu !

LÉON. — C'est pas ça... *(Clignant de l'œil :)* c'est qu'il joue mieux que nous tous !

Roger pousse de l'argent devant Claude, indifférent.

ROGER. — Regarde un peu ce que tu ramasses !

CLAUDE, *sans regarder.* — Quelle heure est-il ?

PAUL. — L'heure de la veine. Faut en profiter !

CLAUDE. — Je ne me sens pas bien.

Les amis s'empressent, angoissés.

LES AMIS. — Quoi ? — Qu'est-ce tu as ? — T'es malade ?

CLAUDE. — C'est le dîner qui ne passe pas. *(A Léon :)* Pourquoi tu m'as fait trop manger, toi ? *(A Roger :)* Et puis, ton cigare, tu sais...

ROGER, *prenant le cigare que fumait Claude.* — Eh bien, laisse-le, mon vieux...

Le garçon du café s'approche, une bouteille à la main.

LE GARÇON. — Encore une petite fine, monsieur Claude, ça vous fera digérer. C'est ma tournée...

** Claude se détourne de la bouteille avec dégoût.*

CLAUDE. — Je n'en veux pas de votre fine. J'en ai assez.

** La caissière continue ses découpages avec application.*

CLAUDE. — Quelle heure est-il ?

** Les amis et Claude, autour de la table de jeu.*

PAUL. — Il n'est que dix heures vingt.

CLAUDE. — Il faut que je parte.

PAUL. — Reste encore un peu.

LÉON. — C'est pas si souvent que tu t'amuses !

CLAUDE, *se levant.* — Bonsoir !

ROGER, *inquiet.* — Mais qu'est-ce que tu as à faire !

CLAUDE, *définitif.* — On m'attend !

Il sort rapidement...

** ...et traverse la rue. Roger l'a suivi jusqu'à la terrasse du café.*

ROGER. — Claude !

Mais Claude s'est enfui vers ses rendez-vous...

★

Corridor chez Claude.

** Claude court et ouvre la porte de sa chambre en fredonnant le thème de Suzanne.*

★

Chambre de Claude.

** Claude chantonne le thème de Leila en se déshabillant. Puis il se couche en sifflant la valse d'Edmée. Il éteint la lumière.*

La grande rue.

** Les trois amis observent la fenêtre de Claude.*

ROGER. — Il a éteint.
PAUL. — Il s'est bien dépêché !
LÉON. — Oui, c'est bizarre...

** Suzanne, accoudée à sa fenêtre, entend cette conversation.*

VOIX DE ROGER. — Il ne faut pas le laisser seul !
VOIX DE LÉON. — On ne sait pas ce qui peut arriver...
VOIX DE PAUL. — Il vaut mieux monter !

Le bruit de leurs pas monte jusqu'à Suzanne angoissée.

★

Corridor chez Claude.

** Léon écoute à la porte de Claude. De sa chambre, Roger apporte des chaises.*

ROGER. — Et alors ?
LÉON. — Il parle tout seul.
ROGER. — Ah ? Qu'est-ce qu'il dit ?
LÉON. — 345 moutons, 346 moutons...
ROGER, *de plus en plus inquiet.* — On va rester là. C'est plus prudent !

★

L'horloge de l'église.

** Le demie de onze heures sonne.*

★

Corridor.

** Les trois amis, assis autour d'une table, jouent aux cartes dans le couloir, afin d'être plus près de la porte de Claude.*

LÉON, *à voix basse.* — Belotte et rebelotte !
PAUL, *criant.* — En attendant, tu es capot !
LÉON ET ROGER. — Chut !

Mais Paul a parlé trop fort. La porte s'ouvre et Claude apparaît en pyjama, décoiffé, l'air furieux.

CLAUDE. — Vous ne pouvez pas aller jouer ailleurs ?
ROGER. — On a trouvé que c'était plus gai ici. Ça change un peu...
LÉON. — Comment te sens-tu ?
CLAUDE. — Je t'ai déjà dit que ton dîner était trop lourd. Je ne peux pas dormir !
PAUL. — Et les moutons, tu as essayé ?
CLAUDE, *avec une sombre rancune.* — J'en ai compté trois mille deux cent soixante-sept !
PAUL. — C'est curieux ça. C'est la première fois que...
CLAUDE. — C'est curieux ? Donne-moi des cachets ! *(Hurlant :)* Ou je te casse la g... !
ROGER. — Donne-lui un cachet.
LÉON. — Ça ne peut pas lui faire de mal !

Paul sort le tube de sa poche. Claude tend la main et, d'un mouvement, fait tomber trois cachets.

CLAUDE. — Dépêche-toi ! Je suis pressé !

Il rentre précipitamment dans sa chambre, dont il ferme la porte.

PAUL, *horrifié.* — Il en a pris trois !

Chambre de Claude.

** Claude se couche et avale les cachets.*

VOIX DE PAUL. — Tu ne vas jamais pouvoir te réveiller demain matin !
CLAUDE. — Fiche-moi la paix, je suis en retard !

Il éteint la lumière.

★

L'horloge de l'église.

** Il est minuit. Les trois premiers coups sonnent...*

Chambre de Claude.

** Claude dort enfin, mais son sommeil est agité. On entend l'horloge du pays qui continue de sonner. L'obscurité se fait dans la chambre. Le visage d'Edmée apparaît doucement, puis, graduellement, sa chambre, tendue de voiles clairs, se dessine. Edmée, dans un vaporeux déshabillé, est allongée sur son lit, feuilletant nerveusement un livre. Elle jette un coup d'œil à sa pendule qui achève de sonner minuit.*
** Dans le grand salon, Claude, en habit du soir 1900, chapeau haut de forme à la main, entre en courant. Il jette un coup d'œil à une pendule, pose son chapeau sur le piano et va ouvrir la porte...*
** ...de la chambre d'Edmée. Edmée, toujours allongée, jette son livre avec mauvaise humeur et se lève. Elle aperçoit Claude.*

EDMÉE. — Que faites vous ici ?
CLAUDE. — Pardonnez-moi...
EDMÉE. — Est-ce que vous savez l'heure ?
CLAUDE, *confus.* — Je sais, je sais, hélas... Il est minuit.
EDMÉE, *lui tournant le dos.* — C'est un peu tard, monsieur.

Claude la prend doucement par les épaules.

CLAUDE. — Je vous jure que j'ai tout fait

pour venir plus tôt. Mais qu'importe l'heure, Edmée ! Il n'y a pas d'heure pour l'amour.

EDMÉE, *se dégageant.* — Peut-être, mais il y a une heure pour les maris.

CLAUDE, *surpris.* — Vous êtes mariée ?

* *Le mari d'Edmée (qui est le même que celui de l'Edmée réelle) entre dans le grand salon. Il porte un chapeau haut de forme et tire des bouffées d'un long cigare.*

* *Edmée tend l'oreille vers la porte.*

EDMÉE. — Vous entendez ?

CLAUDE. — Non, Edmée, je n'entends rien. Nous sommes seuls et l'instant est venu...

EDMÉE. — Il est venu trop tard, je vous le dis ! *(Elle court vers la porte s'ouvrant sur le salon et sursaute. Au mari que l'on ne voit pas :)* Ah ! Vous m'avez fait peur ! Je ne savais pas que vous étiez ici !

VOIX DU MARI. — Avec qui parliez-vous ?

EDMÉE. — Personne, mon ami, personne. *(Elle revient précipitamment vers Claude, désemparé.)* Il n'y a pas d'autre issue que cette porte... Je suis perdue... par votre faute !

CLAUDE. — Quand on est marié, on le dit !

EDMÉE. — Quand on a rendez-vous, on arrive à l'heure !

Elle l'entraîne vers la fenêtre.

* *Le mari pose son chapeau sur le piano, à côté de celui de Claude. Il prend le haut-de-forme de Claude et le retourne.*

LE MARI, *avec une rage contenue.* — Le musicien ! J'en étais sûr !

Il sort de sa poche un revolver et court vers la chambre...

* *...où Edmée se trouve seule à présent.*

LE MARI. — Où est-il ?

EDMÉE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon ami. *(Le mari inspecte la pièce, puis se dirige vers la fenêtre. Claude est suspendu dans le vide, accroché à la barre d'appui. Le mari se précipite, Claude lâche la barre et disparaît. Le mari braque son revolver vers la chaussée, malgré les supplications d'Edmée.)* Je vous en supplie, ne tirez pas ! On doit jouer son opéra demain !

LE MARI, *féroce.* — Raison de plus, madame !

Il tire et disparaît lui-même dans un défilé d'images où l'on distingue Claude endormi qui se débat contre le cauchemar, puis un balcon de style algérien où se trouve...

* *...Leila qui se désespère en attendant son amoureux. L'esclave noire est auprès d'elle. Il fait nuit. Clair de lune.*

L'ESCLAVE. — La lune s'enfuit...

LEILA, *soupirant.* — Et il n'est pas venu !

L'ESCLAVE. — Rentrez, maîtresse. Bientôt vos frères seront de retour.

* *Devant le grand portail, les frères descendent de cheval. L'un d'eux ouvre la porte à l'aide de la grosse clef ouvragée. Ils entrent et referment la porte. A ce moment, Claude apparaît à l'angle du palais. Il porte son uniforme de colonel et son sabre. Il s'arrête devant la porte et tire le double de la clef ouvragée.*

* *Leila et l'esclave reviennent sur le balcon.*

LEILA. — Je te dis que j'ai entendu... *(Elle se penche :)* C'est lui !

* *Claude ouvre la porte et, avant d'entrer, inspecte les environs.*

* *A l'intérieur du palais, les deux frères, qui discutaient, s'étonnent de voir la porte entr'ouverte. Sans apercevoir Claude, l'un d'eux la repousse et donne un tour de clef.*

* *A l'extérieur, Claude, aperçoit Leila à sa fenêtre. Il lui fait un signe joyeux.*

* *Leila, transportée, envoie des baisers à Claude.*

L'ESCLAVE. — Pourvu que vos frères ne surviennent pas !

LEILA. — Qu'importe le danger !

* *Claude répond par gestes à Leila et va pour franchir la porte, mais la trouve fermée. Il s'étonne à son tour, et tire sa clef à nouveau.*

* *A l'intérieur, les deux frères voient avec stupeur la porte se rouvrir une fois de plus. Ils se cachent derrière le battant en mouvement, et découvrent Claude qui entre à pas de loup.*

* *Claude traverse le patio. Les frères le suivent silencieusement. Claude pénètre dans une salle du palais et ouvre les bras à...*

* *...Leila qui l'attend. Il court vers elle et l'embrasse. Les frères entrent à leur tour...*

* *...et, à la vue des amoureux, une expression de fureur passe sur leurs visages. L'un d'eux porte la main à son cimeterre, mais l'autre le calme d'un geste. Par la porte du patio, il fait un signe d'appel.*

* *Claude et Leila, tout à leur amour, n'ont pas vu les frères de celle-ci. Leila joue avec le voile qu'elle porte devant sa bouche.*

LEILA, *chantant*

Ce voile devant mon visage...

* *Les deux frères observent la scène, tandis que des serviteurs armés pénètrent silencieusement dans la salle.*

VOIX DE LEILA

Je le lève pour toi, mais pour toi
[seulement.

* *Leila embrasse Claude, puis reprend son chant, tandis que la salle se remplit peu à peu de serviteurs armés.*

* *Claude veut embrasser Leila qui se dérobe avec grâce, tout en chantant la chanson du voile.*

* *Les serviteurs, en entrant, proposent au choix des deux frères différentes armes propres*

au châtiment de Claude : hache pour la décapitation, corde pour la pendaison, etc...
** Leila achève sa chanson et tombe dans les bras de Claude. L'un des frères brandit la hache, mais l'autre l'arrête en lui montrant...*
** ...une énorme paire de ciseaux que vient d'apporter l'eunuque. Le frère s'empare des ciseaux avec un rire triomphal. Voila le châtiment qui convient le mieux !*
** Tous les Arabes, en cercle autour du divan, rient bruyamment. Claude qui ignorait leur présence, se dresse, portant la main à son sabre.*

UN DES FRÈRES, *saluant.* — Colonel, quel honneur pour notre maison !

Claude tire son sabre hors du fourreau.

LE FRÈRE. — Ne craignez rien ! Nous désirons seulement...

** L'autre frère, brandit les ciseaux.*

L'AUTRE FRÈRE, *ricanant.* — ...garder un petit souvenir de votre visite à notre sœur !

** Leila s'évanouit dans les bras de l'esclave, accourue auprès d'elle.*
** Claude, d'un tour de sabre, disperse les serviteurs qui le cernaient. Puis, il abat son sabre qui se trouve pris entre les deux branches...*
** ...des ciseaux qui se referment, coupant la lame à ras de la poignée.*
** Claude, désemparé, considère son moignon de sabre. Il tente de percer...*
** ...le cercle de ses assaillants qui se ferme sur lui. Claude s'effondre sous la masse qui ressemble à une mêlée de rugby.*
** Entre les jambes des serviteurs, Claude sort de la mêlée, portant les ciseaux dont il s'est emparé. Il court vers...*
** ...une petite pièce dont il referme la porte. Il s'approche d'une fenêtre, et, à l'aide des ciseaux, coupe des barreaux qui l'empêchent de sortir. Le chant d'un coq se fait entendre, rappelant à Claude son troisième rendez vous de la nuit et, aussitôt, nous sommes transportés...*
** ...au dix-huitième siècle, auprès de la porte du parc devant laquelle Suzanne, vêtue d'une pèlerine de voyage, attend tristement l'heure de son enlèvement. Un autre coq chante, saluant le jour qui commence.*

SUZANNE, *tristement.* — Il devait être ici au premier chant du coq...

FANCHON. — Et tous les coqs ont déjà chanté !

On entend des pas.

SUZANNE. — Entends-tu ce bruit ?

Elle court à la porte qu'elle ouvre. Mais ce n'est pas Claude, qui est là. C'est un groupe de sans-culottes qui s'emparent d'elle.

UN SANS-CULOTTE. — Voici la fille !

** Dans le groupe, se trouvent déjà, prisonniers, le Marquis et l'abbé. Suzanne est poussée auprès d'eux.*

UN SANS-CULOTTE. — Il était temps, l'oiseau allait s'envoler !

UN AUTRE. — Le père, la fille et l'abbé ! Tout le monde est là ! En route !

Le groupe s'éloigne en chantant, emmenant les prisonniers.

** Le cortège traverse un carrefour au moment où...*
** ...Claude en perruque poudrée, hors d'haleine et désespéré de son retard, arrive à la porte du parc et trouve Fanchon en larmes.*

CLAUDE. — Où est Suzanne ? Pourquoi pleurez-vous ?

** Le groupe des sans-culottes arrive devant la prison révolutionnaire et entraîne les prisonniers à l'intérieur.*
** Fanchon et Claude, qui vient d'apprendre la nouvelle de l'arrestation de Suzanne.*

FANCHON. — Si vous étiez arrivé à l'heure, on ne l'aurait pas trouvée ici.

CLAUDE. — Je sais, je sais... *(Il réfléchit.)* Je puis encore la sauver !

Il part rapidement...

** ...et arrive devant la prison où se trouvent quelques sans-culottes.*

UN SANS-CULOTTE. — On ne passe pas, citoyen !

CLAUDE. — Vous ne me connaissez pas ?

Il écarte son habit : l'écharpe tricolore apparaît.

LES SANS-CULOTTES. — Vive la Révolution !

Claude entre dans la prison.

** Il traverse en hâte un couloir où une file de prisonniers attend de passer en jugement. Aux gardes qui l'arrêtent, Claude montre l'écharpe magique. Il arrive ainsi jusqu'à la salle du tribunal où...*
** ...Claude entre au moment où retentit la fin de la sentence.*

VOIX DU PRÉSIDENT. — ...sont tous condamnés à mort !

Toujours à la recherche de Suzanne, Claude a pris rang parmi les condamnés, juste à côté du Marquis. Au milieu des clameurs, les condamnés sont expulsés de la salle du tribunal.

** Claude bouscule tout le monde pour gagner plus vite la porte de sortie et poursuivre sa recherche.*

UN GARDE. — Eh ! Tu es bien pressé toi !

UN AUTRE, *comptant les condamnés.* — Sept, huit, neuf...
** Claude ne s'est pas aperçu qu'il a été compté parmi les condamnés à mort. Il court dans un couloir. Un garde lui barre le passage.*

LE GARDE, *désignant une porte.* — Par ici...

CLAUDE. — Ce n'est pas pas là que je veux aller !

LE GARDE, *ironique.* — Dommage ! Mais il faut y aller quand même !

CLAUDE. — Vous ne me connaissez pas ? *(Il écarte son habit : l'écharpe a disparu. Affolé :)* Où est mon écharpe ?

* *Dans un autre couloir, un sans-culotte arrête le Marquis qui court.*

LE SANS-CULOTTE. — Eh, toi ! Où vas-tu ? *(Le Marquis écarte son habit : c'est lui à présent qui porte l'écharpe de Claude.)* Oh, pardon, citoyen !

Le Marquis part vers la porte de sortie.

* *Le garde qui interroge Claude (il ressemble de façon frappante au facteur) regarde une carte que celui-ci lui a tendu.*

LE GARDE. — C'est votre carte d'identité, ça ?

CLAUDE. — Oui.

LE GARDE. — Elle est périmée.

Il la déchire.

CLAUDE. — Quoi ?

LE GARDE. — Elle n'est plus valable, je vous dis !

Il lui jette au visage les morceaux de carte et le pousse dans le quartier des condamnés.

* *Claude tente de parlementer avec le garde.*

CLAUDE. — Mais ce n'est pas une raison pour me condamner à mort !

LE GARDE. — C'est le règlement :

Il referme la porte. Désespéré, Claude s'avance dans une vaste salle où sont rassemblés les condamnés qui attendent leur exécution. Il s'appuie à une colonne près de laquelle sont assis l'abbé et un vieux chanoine (qui n'est autre que le vieux monsieur qui regrette toujours le passé).

L'ABBÉ, *soupirant.* — Quelle époque !

LE CHANOINE, *froissant le journal qu'il lisait.* — Quelle époque !... Quand je pense à l'ordre qui régnait jadis en France !

L'ABBÉ. — J'aurais voulu vivre sous Louis XIII !

LE CHANOINE. — Comme moi ! Mon grand-oncle me l'a dit plus d'une fois : c'est en ce temps-là que l'on était heureux !

* *Claude écoute la conversation.*

VOIX DU CHANOINE. — C'était un ami de Monsieur d'Artagnan...

Claude se prend à songer. Un nouveau bond dans le passé et, derrière lui apparaissent trois mousquetaires tirant leurs épées.

L'UN D'EUX. — D'Artagnan, tiens bon ! Nous sommes là !

Ils arrivent près d'une porte donnant sur la rue. D'Artagnan entre à reculons, se battant fougueusement contre d'invisibles adversaires.

* *D'Artagnan se retourne, tout en ferraillant.*

D'ARTAGNAN, *à ses amis.* — Mes adversaires ne sont que deux. J'y suffirai !

Il bondit au dehors et disparaît. Les autres mousquetaires remettent l'épée au fourreau et vont s'asseoir autour d'une table. Ils se versent à boire.

* *Par la porte, d'Artagnan revient, trois épées en main. Il en jette deux à terre et essuie la sienne. On entend une voix de femme qui chante, accompagnée par une flûte.*

D'ARTAGNAN. — Je vous ai prié de venir, messieurs, pour vous faire connaître l'idole de mon cœur. L'entendez-vous ?

ATHOS, *connaisseur.* — Jolie voix !

D'ARTAGNAN, *un peu fat.* — Son maître de musique en est fort satisfait...

* *Dans la pièce voisine, le maître de musique (Claude en costume Louis XIII) bat la mesure avec sa flûte, tout en regardant amoureusement la jolie chanteuse (qui n'est autre que la buraliste du bureau de poste. Mais ici, appelons la, pour simplifier, Mme Bonacieux.)*

CLAUDE, *soupirant.* — Votre voix, comme votre visage, embellit chaque jour.

* *Mme Bonacieux tend les bras vers Claude.*

Mme BONACIEUX. — Ah, comment ne pas aimer la musique, avec un maître tel que vous ?

* *Claude s'approche de sa charmante élève.*

CLAUDE. — J'y mets tout mon cœur, et vous savez pourquoi...

Mme BONACIEUX, *défaillant.* — Ah, Claude...

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent. La porte s'ouvre et les Mousquetaires apparaissent. Stupeur.

D'ARTAGNAN. — Palsembleu ! Morbleu !

* *Il se précipite, l'épée en avant. Claude se défend comme il peut avec sa flûte. Mêlée. Claude profite du désordre pour fuir par la porte restée ouverte. Les mousquetaires se lancent à sa poursuite.*

* *Les Mousquetaires franchissent la porte et disparaissent en poussant des cris affreux. On entend le cliquetis des épées. Le tragique de cette scène se reflète sur le visage de Claude quand nous le retrouvons dans le quartier des condamnés, sous la Révolution, auprès de l'abbé et du chanoine.*

LE CHANOINE. — Oui, c'était le bon temps ! Que n'y sommes nous encore !

Un roulement de tambour retentit.

* *Des gardes poussent les condamnés dans une charrette. Claude passe parmi les victimes désignées, cherchant Suzanne. On entend soudain la voix de la jeune fille.*

VOIX DE SUZANNE. — Claude !

Claude se retourne et voit Suzanne, séparée de lui par une grille. Il accourt vers elle et tombe à ses genoux.

CLAUDE. — Suzanne ! C'est par ma faute que tu es ici !

Ils s'embrassent à travers la grille.

SUZANNE. — Oh ! Claude, je croyais que je ne te verrais plus !

Claude regarde autour de lui avec une expression d'amère résignation.

CLAUDE. — Cette Révolution que j'ai tant souhaitée, qui eût cru que nous en serions les victimes ?

SUZANNE. — Tu m'as dit, mon bien-aimé, que nous devions être prêts à nous sacrifier...

CLAUDE. — ...pour le bonheur des hommes à venir. Mais cette République future, comme elle est loin de nous !

SUZANNE. — Que ne pouvons nous la connaître !

CLAUDE. — Goûter les joies de nos descendants, vivre au vingtième siècle...

L'idée du bonheur qui régnera au vingtième siècle semble donner quelque consolation à Claude et à Suzanne. Ils sourient à cet « avenir ».

SUZANNE. — Qu'il sera doux de naître en ce temps là !

CLAUDE. — Nous serions tous égaux. Ton père ne serait pas Marquis.

SUZANNE. — J'aurais pour père un humble artisan. Et je travaillerais à ses côtés.

CLAUDE. — J'enseignerais la musique aux enfants.

SUZANNE. — Nous habiterions le même village.

CLAUDE. — Je serais ton voisin, peut-être.

SUZANNE. — Je te verrais chaque jour passer sous ma fenêtre.

CLAUDE. — Et un soir, en te rencontrant sur la route...

SUZANNE. — ...tu me dirais...

CLAUDE. — ...que je t'aime.

SUZANNE. — Je te demanderais pourquoi tu ne me l'avais pas dit plus tôt !

CLAUDE. — Et rien, en cette époque bénie, ne nous empêcherait d'être heureux.

SUZANNE, *avec un soupir.* — Quel rêve !

CLAUDE, *même jeu.* — Quel rêve !

* *Sur l'épaule de Suzanne la main d'un garde se pose.*

SUZANNE. — Adieu Claude ! Nous nous retrouverons bientôt...

* *Claude est également maintenu aux épaules par des gardes.*

VOIX DE SUZANNE. — ...dans un autre monde !

CLAUDE, *aux gardes.* — Que me voulez-vous ?

UN GARDE. — On a besoin d'une tête !

CLAUDE. — Pourquoi la mienne ?

LE GARDE. — Celle-là ou une autre !...

* *Les gardes entraînent Claude vers la charrette. La salle est à présent déserte, la charrette vide. Le tambour joue de plus en plus fort.*

* *La charrette démarre, emmenant Claude qui proteste vainement. Il s'adresse à quelques rares passants qui ne l'écoutent pas. Le roulement de tambour couvre ses paroles. La charrette s'arrête devant la guillotine dressée à l'angle d'un carrefour.*

* *Le bourreau et ses aides s'emparent de Claude.*

LE BOURREAU. — Allez, allez ! Dépêchons-nous !

CLAUDE. — Mais pourquoi veut-on me tuer ? Quel est mon crime ?

LE BOURREAU. — Ça ne nous regarde pas, nous. Chacun son métier !

CLAUDE. — Je veux parler au peuple !

LE BOURREAU. — Ils veulent tous parler au peuple !

Il montre à Claude...

* *...la place qui est déserte, à l'exception d'un petit chien noir, et d'un sans-culotte qui joue du tambour.*

* *Le sans-culotte, impassible, joue du tambour pendant que les bourreaux entraînent Claude au supplice. Nous avons le temps de reconnaître Roger dans le sans-culotte, lorsque cette vision disparaît rapidement, remplacée par l'image de...*

★

Chambre de Claude, la nuit.

* *...Claude, angoissé, dans son lit. La violence du cauchemar le réveille. Il se redresse, tâte son cou avec précaution.*

* *Roger est penché sur lui avec sollicitude.*

ROGER, *bienveillant.* — Alors, mon vieux ? Ça t'a fait du bien, ce petit somme ?

Claude, hagard, le regarde. Il se lève et court vers le corridor.

* *Dans le corridor, Léon et Paul sont toujours autour de la table, cartes en main.*

LÉON, *à Claude.* — T'inquiète pas. On est toujours là !

PAUL. — Repose-toi, tu en as besoin.

Roger fait rentrer Claude dans la chambre...

* *...et le pousse vers son lit.*

ROGER, *paternel.* — Toi qui veux toujours dormir, c'est le moment... Allez, allez ! Au lit, au lit !

Arrivé auprès de son lit, Claude recule, horrifié à l'idée de la suite des cauchemars qui l'attend.

CLAUDE. — Je ne veux plus dormir !

Il échappe à Roger et retourne à la porte. Il allume la lumière.

* *Léon et Paul se lèvent.*

LÉON. — Qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

Claude s'asseoit devant la table.

CLAUDE. — N'importe quoi... *(Il prend les cartes.)* Jouer aux cartes avec vous !

PAUL. — Ah non, mon vieux ! Si tu vas mieux, moi, j'ai sommeil !

LÉON. — Il commence à se faire tard !

PAUL. — Tu veux dormir, tu veux pas dormir...

ROGER. — Tu commences à nous embêter...

Ils empoignent Claude et, malgré sa résistance, le poussent vers son lit.

* *Par la fenêtre, on voit vaguement les péripéties de la dispute dont on entend les cris.*
* *Alertée par le bruit, Suzanne, en costume de nuit, apparaît à sa fenêtre.*

★

La grande rue, la nuit.

* *Claude, habillé, est debout, appuyé contre la pompe à essence qui est devant le garage.*

VOIX DE ROGER, *doucement.* — Claude !

Claude lève les yeux.

* *Roger est penché à sa fenêtre.*

ROGER. — Tu vas pas rester là toute la nuit, tout de même...

* *Claude est un peu agacé de cette continuelle surveillance.*

CLAUDE. — Je t'ai dit que je ne voulais pas retrouver mes rêves ! Ça me regarde, non ?

* *La porte de la maison de Suzanne s'ouvre : la petite garagiste paraît, un manteau jeté sur sa chemise de nuit. Elle avance précautionneusement, en regardant vers la fenêtre de Claude.*
* *Suzanne s'arrête près de la pompe à essence, sans voir Claude. Celui-ci a conscience d'une présence : il se retourne et aperçoit Suzanne qui sursaute.*

SUZANNE. — Vous êtes là ? Je vous croyais... *(Regard vers la fenêtre, puis elle se ressaisit.)* Bonne nuit !...

Elle s'enfuit vers sa porte, mais perd sa pantoufle durant le trajet. Claude se baisse pour ramasser la pantoufle et se trouve être à genoux devant Suzanne.

SUZANNE. — Merci.

Intimidée, elle veut s'enfuir mais Claude se relève, prend Suzanne dans ses bras et l'embrasse.

* *Roger, à sa fenêtre, ne comprend pas ce qui se passe.*
* *Claude regarde Suzanne, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.*

CLAUDE. — Répondez. Vous êtes devant moi, dans la rue, au milieu de la nuit. Cela ne semble pas réel. Que faites-vous là ?

Et, en effet, Suzanne avec sa longue chemise de nuit et son manteau sur les épaules ressemble à « l'autre ».

SUZANNE. — J'avais entendu des bruits. J'étais inquiète.

CLAUDE. — Pourquoi ?... Répondez.

SUZANNE. — A cause de vous. J'avais peur de ne plus vous revoir.

Cette phrase, « l'autre Suzanne » l'a dite, ce qui achève de troubler le rêveur.

CLAUDE. — Vous êtes certaine que je ne dors pas ?

SUZANNE. — Vos yeux sont bien ouverts.

CLAUDE. — Mais quand je rêve, je crois que mes yeux sont ouverts.

SUZANNE. — Et vous me voyez ?

CLAUDE. — Comme en ce moment ! Mais en ce moment, je suis éveillé n'est-ce pas ? Nous sommes au vingtième siècle... vous habitez la maison voisine...

Claude prend Suzanne dans ses bras et l'embrasse à nouveau.

* *Roger, rassuré sur l'issue de la scène, ferme son volet en souriant.*
* *Claude et Suzanne se séparent.*

CLAUDE, *émerveillé.* — Nous sommes dans un autre monde ! Et je t'ai retrouvée ! *(Il lui prend les mains.)* Bonjour, Suzanne !

* *Suzanne se prête au jeu, sans comprendre.*

SUZANNE. — Bonjour, Claude !

CLAUDE, *exalté.* — Mais, ce n'est pas possible ! *(Il court vers la pompe à essence et la frappe du poing.)* Je ne rêve pas ! Je suis heureux et mon bonheur est réel ! Regarde ça, c'est réel !

Il a soulevé un arrosoir pris au pied de la pompe et le frappe du poing, ce qui produit un son de gong.

* *Claude frappe la pompe à grands coups d'arrosoir. Bruit plus fort.*

CLAUDE. — Et ça, c'est solide ! Ça résonne !

Dans son exaltation, il lance l'arrosoir...
* *...contre un tas de bidons, rangés le long du rideau de fer du garage. Le vacarme...*

Chambre de Gaston.

* *...réveille Gaston, qui se dresse sur son lit...*

La grande rue.

* *...et Roger, qui ouvre précipitamment son volet.*

VOIX DE CLAUDE, *à Suzanne.* — Tu entends ? Je ne rêve pas !

* *Gaston s'est levé. Il inspecte la chambre de Suzanne.*

GASTON. — Suzanne !

* *Suzanne a entendu l'appel.*

SUZANNE. — Vous entendez ? C'est mon père !

CLAUDE. — Ah, ça aussi, c'est réel !

SUZANNE. — Partez vite !

Ils s'embrassent. Elle regagne la porte de sa maison.

* *A sa fenêtre, Roger respire. Il va enfin dormir ! Il tire son volet, mais...*

VOIX DE CLAUDE. — Roger ! Roger ! Tu ne veux pas venir te promener avec moi ?

ROGER. — Mais non, mon vieux, pas à cette heure-ci !

VOIX DE CLAUDE. — Alors, ne te dérange pas, je monte ! Je suis heureux !

Cette joie ne semble pas partagée par Roger qui croyait avoir enfin droit au repos.

★

La chambre de Roger, la nuit.

* *Un réveil, à côté du lit de Roger, indique trois heures moins dix.*

* *Roger est couché, les yeux fermés. Claude marche de long en large.*

CLAUDE. — Quel imbécile j'étais ! Je ne voyais pas que le bonheur était là, à côté de moi, dans la maison voisine... *(Il s'aperçoit que Roger ne l'écoute pas.)* Dis-donc, ça n'a pas l'air de t'intéresser beaucoup, ce que je te raconte ?

ROGER, *ouvrant les yeux brusquement.* — Mais si, mais si !

CLAUDE. — Je te dis que je suis heureux et tu t'en fiches ?

ROGER, *mollement.* — Mais non, mais non !

CLAUDE. — Tu es un ami, ou tu ne l'es pas ?

ROGER, *balbutiant.* — Mais oui, mais oui...

Claude s'asseoit sur le lit, soudain inquiet.

CLAUDE. — Roger !

ROGER, *sursautant.* — Quoi ?

CLAUDE. — J'ai peur de m'endormir. Tu ne voudrais pas me faire une tasse de café ?

Roger commence à désespérer...

★

* *Le réveil indique à présent quatre heures et demie.*

* *Claude, assoupi, laisse tomber la tasse qu'il tenait à la main. Il bondit et s'asseoit sur le lit. Roger qui dormait sursaute.*

ROGER. — Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE. — C'est bien ce que je craignais !

ROGER, *hébété.* — Quoi ?

CLAUDE. — Avec les cachets que m'a donnés cet imbécile de Paul, dès que je m'arrête de parler, mes yeux se ferment. Dès que je ferme les yeux, mes rêves reprennent ! *(Il désigne la chaise où il s'était assoupi.)* Ils sont là, ils me guettent, ils m'attendent... Qu'est-ce que je pourrais faire pour m'en débarrasser ?

ROGER. — Ecoute... Fais tout ce que tu voudras, tout... *(Hurlant :)* Mais f... moi la paix !

Roger enfonce sa tête dans l'oreiller. Claude, offensé, se lève et sort dignement.

CLAUDE. — C'est bon, c'est bon... Je retourne dans ma chambre. Je lutterai tout seul. Dors tant que tu veux, égoïste !

* *D'une main fébrile, Roger cherche le commutateur, afin d'éteindre la lumière.*

★

* *Le réveille-matin indique à présent six heures et quart. Un rayon de soleil pénètre dans la chambre. On entend les exercices joués au piano par Claude, dans la chambre voisine. Roger met l'oreiller sur sa tête, en gémissant.*

★

La salle du café, le jour.

* *Il est huit heures moins dix, à l'horloge du café. On entend le ronflement de l'aspirateur.*

* *Roger, accoudé au comptoir, somnole. Il voit Claude, à ses côtés, qui sursaute en dormant. Il lui donne un coup de coude.*

ROGER. — Eh !...

Claude ouvre des yeux horrifiés, encore fixés sur une image de cauchemar. Il reconnaît Roger et respire, soulagé.

CLAUDE. — Merci.

Claude sort, en titubant.

★

Une classe dans un collège.

* *Les enfants chantent à pleine voix tout en chahutant. Un élève se lève et lance une boulette vers...*

* *...Claude qui somnole, le visage crispé. La boulette le réveille. Au lieu de se fâcher. Claude semble heureux de reprendre contact avec la réalité. Souriant, il commence à chanter avec les enfants la gamme qui s'enchaîne sur...*

★

Le salon du château.

* *...la même gamme, jouée au piano par la petite fille d'Edmée. Elle considère avec étonnement...*

* *...Claude qui s'agite dans un demi-sommeil, accoudé au piano. Derrière lui, Edmée et son mari approchent et considèrent leur enfant avec orgueil. Claude s'éveille et voit à ses côtés le mari, fumant un long cigare. Claude se dresse, horrifié, en retrouvant devant lui une des images de son cauchemar.*

LE MARI, *aimable.* — Je vous en prie, restez assis...

Claude se rassied, peu rassuré.

★

Le garage de Gaston.

* *Claude passe devant le garage. Il s'arrête et voit...*
* *...Suzanne, qui lui sourit. Elle lui fait signe de s'éloigner.*
* *Claude part. Gaston, qui était penché sur un capot ouvert, se redresse et le voit traverser la rue.*

GASTON, *à Suzanne.* — Regarde-le ! Ah, tu peux être fière. C'est à ça que tu donnes des rendez-vous la nuit !

SUZANNE. — Mais je ne donne pas de rendez-vous la nuit ! Je t'ai déjà dit que...

Ses paroles se perdent dans le bruit du moteur que répare Gaston.

* *Gaston et Roger travaillent côte à côte. Le garagiste ne peut contenir sa colère.*

GASTON. — Un musicien ! Et il sort de prison en plus !

ROGER. — Il y est resté à peine une heure.

GASTON. — Ça suffit !

ROGER, *avec un coup d'œil à Suzanne.* — Mais, vous, une fois, vous y êtes bien resté toute la nuit, non ?

GASTON. — C'est le gendarme qui avait tort ! *(Il appuie sur l'accélérateur, puis arrête le bruit. A Suzanne :)* Professeur de piano ! Est-ce que c'est un métier ? Si tu veux mourir de faim, tu n'as qu'à l'épouser !

SUZANNE. — Mais, personne ne t'a dit qu'il veut m'épouser !

* *Gaston, plongé dans le moteur, suit son idée.*

GASTON. — Pas de musicien dans la famille. Ça fait trop de bruit !

Il appuie rageusement sur l'accélérateur. Bruit violent. Roger se redresse, ironique.

ROGER. — Et les garagistes, ça n'en fait pas du bruit ?

Gaston réfléchit et trouve une nouvelle raison de se fâcher.

GASTON. — Ah... parce que... ce monsieur a quelque chose à dire sur les garagistes, peut-être ?

ROGER. — Mais non...

GASTON, *haussant le ton.* — Un individu qui ne sait rien faire de ses dix doigts !

SUZANNE, *outrée.* — Oh ! Tu as entendu comme il joue du piano ?

GASTON, *avec une mauvaise foi parfaite.* — C'est bien ce que je lui reproche !

Roger se relève et se dirige vers Suzanne en souriant. Il montre ses mains.

ROGER. — Jouer du piano, ça vaut aussi bien que d'avoir les mains pleines de cambouis !

Il prend une scie à métaux et travaille sur une pièce serrée dans un étau.

* *Gaston arrête le moteur, frappé d'une pensée.*

GASTON. — Peut-être qu'il nous mépriserait parce que nous travaillons de nos mains ?

SUZANNE ET ROGER. — Mais non...

GASTON. — Alors ça, ça serait le bouquet ! Ça signifie que si j'allais lui dire : « Bon, d'accord, je vous donne ma fille » il me répondrait : « Regrets ! Je ne veux pas d'un beau-père qui a les mains noires ! »

* *Roger et Suzanne échangent un coup d'œil complice.*
* *Gaston accélère furieusement, puis arrête le moteur.*

GASTON, *s'échauffant.* — Eh bien, dans ce cas-là, vous savez ce que je ferais ? Je lui f... sur la figure, moi, mes mains pleines de cambouis ! *(Il se penche sur le capot... puis se redresse, jetant ses outils à terre.)* Et je me demande même pourquoi je ne le fais pas tout de suite !

Il se dirige vers la rue, suivi de Roger et Suzanne qui tentent de parlementer.

La salle du café.

* *Claude, solitaire, est accoudé sur une table, non loin de la radio qui diffuse les vocalises d'une chanteuse. Claude luttant contre le sommeil change de position. Aussitôt, la jolie caissière et le garçon du café, qui le surveillaient, se précipitent pour réduire le volume de la radio.*
* *Claude, somnolent, proteste.*

CLAUDE. — Non, non... Ne baissez pas la radio ! Et donnez moi un café, très fort !

* *La caissière, surprise, augmente le volume du son. Les vocalises s'achèvent.*

VOIX DU SPEAKER. — Nous vous prions d'écouter maintenant : « Dors mon petit gars », berceuse.

L'orchestre prélude, très fort.

* *Claude, les yeux mi-clos, se balance au rythme de la berceuse, sans s'en rendre compte.*

VOIX DU CHANTEUR

Dors mon petit gars,
Baisse doucement ta paupière...

** Le garçon du café et la caissière contemplent Claude.*

LE GARÇON. — Il m'a demandé de le réveiller s'il s'endormait...

LA CAISSIÈRE. — Laissez-le donc se reposer. Ça lui fera du bien.

** Claude, vaincu par ce coup imprévu, s'incline lentement sur la table. Derrière Claude apparaissent les lignes d'abord vagues, puis qui se précisant, d'une rangée de loges d'Opéra, tandis qu'on entend le chœur des spectateurs qui continue l'air de la berceuse.*

LE CHŒUR

C'est à l'Opéra
Que ce soir à lieu la première
D'un grand opéra.

** Dans une loge, Edmée, en grande toilette est assise auprès de son mari, en habit. Derrière eux, deux invités, portent, l'un, deux épées, l'autre, une boîte de pistolets. Ce sont les témoins du mari.*

EDMÉE, *chantant*

L'auteur connaît bien l'art de plaire,
Et ce soir il triomphera.

LE MARI

Mais, au petit jour, ma rapière
Ou mon pistolet le tuera !

Dans une loge voisine, remplie de personnalités officielles, le Directeur de l'Opéra se lève et chante à son tour.

LE DIRECTEUR

C'est à l'Opéra
Que ce soir a lieu la première
D'un grand opéra !

** Dans le couloir, Claude arrive, salué par les spectateurs qui l'applaudissent. Il pénètre dans sa loge, devant la porte de laquelle se tient un garde républicain, en grand uniforme.*
** Claude referme la porte de sa loge. Les applaudissements deviennent plus nourris. Claude s'approche du bord de la loge et salue la salle, radieux. Il s'assied, et aperçoit juste à ses côtés, dans la loge voisine, Edmée. Gêné, Claude se lève pour changer de fauteuil. Les applaudissements repartent dans la salle. Claude salue, et s'assied. La porte de sa loge s'ouvre et les deux témoins apparaissent.*

L'UN DES TÉMOINS. — Monsieur, notre client ayant la qualité d'offensé a choisi l'épée et le pistolet.

CLAUDE. — Il veut se battre en duel ?

L'AUTRE TÉMOIN. — Il veut vous tuer en duel !

Ils saluent et sortent. Claude se lève pour leur rendre leur salut. La salle applaudit à nouveau. Claude salue la salle et se rassied dans le fauteuil situé près de la loge d'Edmée. Le silence se fait. L'ouverture va commencer.

** Le chef d'orchestre lève sa baguette. Les premières notes de l'œuvre de Claude retentissent.*
** Claude ferme les yeux, ému, et s'appuie contre le dossier de son fauteuil. A côté de lui, Edmée fait de même. Le mari de cette dernière, d'un geste, l'invite à plus de retenue. Tous écoutent, attentifs. Un bruit insolite se glisse soudain dans les harmonies du prélude. Claude sursaute et se penche en avant, mais rien d'autre ne se produit, et Claude s'abandonne à nouveau au plaisir d'écouter sa musique.*
** Dans les loges, les spectateurs entendent à nouveau le bruit insolite. Tous, surpris, se penchent en avant et regardent...*
** ...la fosse d'orchestre où ils découvrent...*
** ...un enfant, assis dans une auto à pédales, qui joue de la trompe avertisseuse, en surveillant attentivement...*
** ...le chef d'orchestre. Celui-ci se penche vers un autre instrumentiste...*
** ...qui n'est autre que l'ouvrier à la perforatrice. Il actionne en mesure son outil pneumatique dont le bruit se mêle à la musique de l'ouverture.*
** Le chef d'orchestre (nous reconnaissons Gaston) bat la mesure avec une manivelle et fait un signe à...*
** ...Roger, en casquette et habit du soir, assis sur une motocyclette dont il actionne l'accélérateur en cadence.*
** L'ouvrier lui répond avec sa perforatrice, en regardant la partition qui est fixée sur le manche de l'instrument.*
** Roger termine le duo d'un coup d'accélérateur. L'orchestre continue de jouer.*
** Gaston se penche vers...*
** ...une rangée de musiciens qui jouent de la scie à métaux, en guise d'archets, sur des barres de fer, en guise de violons.*
** Des enfants, agitant des crécelles, ajoutent à cette harmonie une note particulière.*
** Gaston, du geste, apaise l'orchestre, et désigne un soliste.*
** C'est le garçon du café, qui commence un tendre solo d'aspirateur.*
** Son instrument glisse sur le sol, ronronnant avec nuances.*
** Le premier mouvement se termine. Un «allegro vivace » lui succède. Gaston se précipite à la batterie, composée de fûts vides et de bidons d'essence sur lesquels il frappe en cadence avec une clef anglaise.*
** Roger accélère.*
** L'ouvrier perfore.*
** Les violons-scies grincent.*
** Les crécelles tournent.*
** La trompe d'auto retentit.*
** L'aspirateur ronfle.*
** Gaston regagne son estrade, et d'une manivelle énergique, dirige...*
** ...l'ensemble de l'orchestre où se font entendre tous les bruits de la vie moderne qui ont persécuté Claude.*
** Gaston lève les bras. Un rugissement d'avions à réaction couvre la cacophonie dans laquelle ont disparu les derniers accords musicaux.*

** L'orchestre se dresse et regarde en l'air. Le vacarme est assourdissant.*
** Claude, désespéré, se lève. Bombardé de projectiles divers, il enjambe le bord de sa loge...*
** ...et saute dans le vide. Le calme se rétablit soudain, et nous retrouvons Claude...*

La salle du café.

** ...affalé sur la table du café. Il dort pendant que le chanteur de la radio continue sa berceuse.*

VOIX DU CHANTEUR

Dors mon petit gars...

** L'aviateur entre dans le café et embrasse la caissière.*
** Claude endormi sur la table du café. Autour de lui un autre décor se forme et l'on voit Leila agenouillée dans la salle du palais algérien, entourée de ses frères et des serviteurs.*
** Leila chante, les mains jointes dans un geste de supplication, sur l'air de la berceuse.*

LEILA

Ah ! Si vous m'écoutez mon frère,
Votre fureur s'apaisera.
Pitié pour ce beau militaire,
Il a écrit un opéra !

** Dans la pièce contiguë, les ciseaux en main, Claude, en uniforme de colonel, écoute cette prière sur la dernière note de laquelle retentit le fameux air de « La casquette ». Claude se met au garde-à-vous, puis se décide à quitter son réduit. Il ouvre la porte et entre dans la salle au moment où le général Bugeaud y pénètre, venant du patio et suivi de son état-major.*
** Le général est entouré de Leila et des frères. Il s'adresse à Claude sur un ton très militaire.*

LE GÉNÉRAL. — Colonel, ces vaillants Algériens consentent à vous donner leur sœur en mariage. La cérémonie sera célébrée immédiatement. Vous pouvez disposer !

** Claude est évidemment surpris de cette nouvelle.*

CLAUDE. — Mon général, excusez-moi, mais je n'avais pas du tout l'intention de me marier...

LE GÉNÉRAL, *sévère.* — Alors, qu'est-ce que vous veniez faire ici ?

Claude ne peut décemment pas répondre. Sa mimique indique que le général devrait faire preuve d'un peu d'imagination.

** Les Arabes laissent échapper une explosion de cris et d'imprécations. Claude s'éloigne en se bouchant les oreilles. Il s'arrête auprès d'un garde républicain qui se bouche également les oreilles. Avec terreur, Claude voit, en face de lui (le cauchemar de 1900 rejoignant celui de l'époque Louis-Philippe)...*
** ...les spectateurs de l'Opéra qui sortent des loges en hurlant, tandis qu'on entend au loin le vacarme de l'orchestre. Parmi les plus excités, se trouve le mari d'Edmée qui brandit une épée.*
** Effrayé, Claude recule et se retrouve en face des Arabes et du général Bugeaud. Celui-ci rétablit le silence.*

LE GÉNÉRAL. — Epousez-la, c'est un ordre !

CLAUDE. — C'est impossible, mon général !

LE GÉNÉRAL. — Vous serez fusillé ! Emmenez-le !

Les hurlements reprennent. Un peloton de soldats français s'avance vers Claude qui revient sur ses pas et qui, pris entre...
** ...le couloir des loges de l'Opéra où le mari d'Edmée se précipite, l'épée en avant, dans le vacarme général et...*
** ...les dangers qui le menacent en Algérie, s'élance vers la petite pièce où il avait déjà trouvé refuge.*

LE GÉNÉRAL. — Emparez-vous de lui !

Les soldats traversent la salle en courant.

** ...et entrent dans la petite pièce où ils ne voient que la fenêtre sans barreaux par où Claude s'est échappé.*
** Claude, qui est tombé au bas de la façade du palais algérien, se relève et s'enfuit. Il est arrêté par un peloton en position de tir. Un officier apparaît.*

L'OFFICIER. — Arrêtez-le ! *(Il s'élance. Claude le bouscule : ils tombent. Claude se relève et s'enfuit. L'officier se relève à son tour.)* En joue, feu !

Les soldats disciplinés tirent et l'officier, qui n'avait pas pensé qu'il se trouvait dans la ligne de tir, tombe mort.

** Claude monte sur un cheval et part au galop.*
** Des soldats, derrière une dune, tirent sur lui.*
** Du palais sortent les frères, Leila et le général. Ils montent à cheval et s'élancent à la poursuite de Claude.*
** Claude galope dans la campagne.*
** Il se retourne vers ses poursuivants.*
** Soudain, il arrête son cheval. Devant lui se dressent trois cavaliers.*
** Claude, en colonel 1830, les regarde, stupéfait.*
** Ce sont les « trois mousquetaires » du XVII^me^ siècle.*

D'ARTAGNAN, *le désignant.* — C'est lui !

Ils tirent leurs épées.

** Claude qui, par mimétisme sans doute, est vêtu à présent en costume Louis XIII, tire aussi son épée. Mais il ne brandit qu'un moignon d'arme coupé au ras du pommeau, comme son sabre de colonel l'était.*
** Claude éperonne son cheval et démarre, poursuivi par les vindicatifs mousquetaires.*

* *Claude passe au galop...*
* *...suivi par les mousquetaires.*
* *Dans l'autre sens, les Algériens arrivent à bride abattue.*
* *Les mousquetaires galopent...*
* *...d'Artagnan en tête, l'épée tendue.*
* *Les cavaliers arabes lèvent leurs armes...*
* *...suivis pas le général Bugeaud et Leila.*
* *Les cavaliers arabes traversent la campagne et disparaissent derrière des bosquets.*
* *Claude, rassuré, sort d'un buisson où il était caché. Nouveau bruit de galop : Claude disparaît dans les feuillages.*
* *Les mousquetaires traversent le champ dans l'autre sens et s'éloignent. Claude réapparaît.*
* *Il lève les yeux au ciel. Toutes les époques semblent s'être liguées contre lui. Il soupire.*

CLAUDE. — Ah, que n'ai-je connu la paix qui régnait à l'Age d'Or !

Un grognement animal retentit. Claude se retourne et s'avance vers une clairière où il découvre un vieil homme, accroupi près d'un feu, devant sa hutte. Dans le fond passent des animaux préhistoriques. Cette vision ne ressemble nullement à ce que les poètes imaginent de l'Age d'Or.

* *Le vieil homme vêtu d'une peau de bête froisse une feuille d'arbre qu'il tenait à la main comme un journal. Lui non plus ne semble pas satisfait.*

LE VIEIL HOMME. — Quelle époque, quelle époque !

* *Claude, vêtu également d'une peau de bête, qui lui donne l'aspect d'un homme de la préhistoire, s'apitoie.*

CLAUDE, *au vieil homme.* — Pour vous aussi ?

* *Deux autres hommes préhistoriques ont surgi. Ils regardent l'intrus et s'élancent vers lui en poussant des cris sauvages et en brandissant des massues.*
* *Claude s'enfuit, pris de panique devant les dangers qu'il rencontre jusqu'au fond des âges.*

CLAUDE. — Au secours ! A moi ! A moi !

Il court. Ses poursuivants apparaissent et s'arrêtent, frappés de stupeur. On entend un coup de frein, puis une auto qui démarre. Les hommes préhistoriques voient...
* *...une jeep qui s'éloigne à toute vitesse.*
* *A l'intérieur de la jeep, Claude est assis à côté de Roger qui conduit. Derrière eux, se trouvent Léon, en uniforme d'agent de police, et Paul, dans sa blouse blanche de pharmacien.*

ROGER. — Ça t'apprendra à vouloir te promener tout seul. Regarde un peu où tu étais !

* *La jeep passe devant des rochers couverts de neige. Un poteau routier à deux panneaux indique « Préhistoire ». Sur l'autre panneau, « Déluge ». Il pleut à verse sur ce dernier.*
* *La pluie ruisselle dans la jeep où sont les quatre amis.*

LÉON. — Qu'est-ce qu'il tombe par ici !
PAUL. — Ça s'arrête ! Tu vois l'arc-en-ciel ?

La pluie cesse. Léon voit quelque chose sur la route.

LÉON. — Regarde ceux-là ! Ils sont drôlement en panne !

* *La jeep freine devant une barque à sec, en travers du chemin. Deux rescapés du Déluge et une femme avec un parapluie ouvert, crient des insultes à l'adresse de la jeep. Un des hommes saisit un arc et une flèche.*
* *L'homme bande son arc et envoie la flèche...*
* *...qui perce la capote de la jeep, entre Paul et Léon.*

LÉON. — Dis donc, ils sont aimables dans ce coin-là !

Un cahot les projette en l'air.

PAUL. — Et les routes, alors !
LÉON. — Te plains pas, ils sont en train de les refaire !

* *Effectivement, la jeep passe devant un chantier routier : des cantonniers romains posent de grandes dalles sur le chemin. Un centurion salue la jeep au passage, à la romaine.*
* *La jeep passe devant un autre poteau indicateur : « Empire Romain-Moyen-Age ». On entend un grand bruit métallique, résultant d'un choc violent.*
* *Les occupants de la jeep, qui s'étaient baissés, se relèvent. La capote a disparu.*

PAUL. — Ah, la brute !
LÉON. — Heureusement qu'on s'est baissé !
PAUL. — Et la capote ?

* *Un chevalier du moyen-âge en armure lève la visière de son casque et considère avec étonnement...*
* *...sa lance au bout de laquelle pend la capote de la jeep.*
* *La jeep pénètre dans un village. Un écriteau indique : « XVII^me Siècle. »*
* *Au milieu d'un carrefour, un mousquetaire règle la circulation. A son signal, cavaliers et chaises à porteurs passent à leur tour. La jeep s'arrête. L'agent-mousquetaire lui fait signe de passer.*
* *A une fenêtre, M^me Bonacieux aperçoit Claude.*

M^me BONACIEUX, *appelant.* — Claude !

* *D'un geste, Claude lui recommande le silence. Il s'approche de Roger qui examine la voiture avec inquiétude.*

ROGER, *à ses amis.* — Je crois bien qu'il n'y a plus d'essence...
CLAUDE. — Comment, plus d'essence ?
PAUL. — De l'essence, où veux-tu en trouver à une époque pareille ?
LÉON. — On va tout de même pas rester ici trois siècles en attendant l'essence !

* *Les trois mousquetaires apparaissent derrière l'agent de la circulation. D'Artagnan reconnaît Claude.*

D'Artagnan. — C'est lui !

* *Claude, horrifié, va pour s'enfuir. Paul l'arrête au passage.*

Paul. — Où vas-tu ?

Claude. — Je ne peux pas rester ici !

Le moteur démarre soudain.

Paul. — Mais on s'en va, écoute !

Claude grimpe dans la jeep.

Claude, *à Roger.* — Allez file ! Qu'est-ce que tu attends ?

Roger. — Regarde le flic ! Le barrage est fermé !

Léon. — Mais qu'est-ce que ça fait, les barrages !

* *La jeep force le barrage. Les mousquetaires contournent l'agent et se lancent à sa poursuite.*
* *La jeep passe devant un berger et une bergère, dans un paysage à la Hubert Robert. Un panneau indique : « XVIII^me^ Siècle. »*
* *La bergère se lève pour mieux voir la jeep. Elle était assise sur une borne routière, sur laquelle on lit : « Révolution Française 1793. »*
* *Près de la guillotine, les bourreaux surveillent l'horizon.*
* *Claude, habillé maintenant en député de la Convention, pousse un cri.*

Claude, *à Roger.* — Oh ! Regarde où on arrive ! Surtout ne t'arrête pas ! Fonce dedans !

* *Sur la place où est dressée la guillotine, quelques sans-culottes s'écartent devant la jeep qui passe à toute allure.*
* *Le bourreau a reconnu Claude.*

Le bourreau. — Eh ! On vous attend toujours vous !

* *Il saute dans la charrette avec ses aides, et se lance à la poursuite de la jeep.*
* *Remontant le cours du temps, la jeep croise les cavaliers arabes, Leila et le général Bugeaud, toujours au galop. Le général se retourne.*

Le Général, *criant.* — Demi-tour !

* *Les fantassins de l'armée d'Afrique, qui arrivaient au pas de gymnastique, exécutent les ordres que leur crie le général Bugeaud.*

Voix du Général. — Halte ! Demi-tour à droite ! En avant... marche !

Mécaniquement, les fantassins repartent dans l'autre sens, à la poursuite de la jeep.

* *Les fantassins sont dépassés par le général dont le cheval, la croupe en avant, galope à l'envers.*
* *Dans la jeep, Léon s'impatiente. Ces siècles n'en finissent plus !*

Léon. — Dis donc, ça fait une trotte !

Paul. — Il y en a plus pour longtemps, on arrive !

Voix de Claude. — Pas encore...

Paul, *inquiet.* — Qu'est-ce qui nous reste à faire ?

* *Claude regarde le costume dont il est à présent revêtu. C'est un petit complet à carreaux très « fin de siècle ».*

Claude, *amèrement.* — 1900 !

* *Au milieu de la route, le mari d'Edmée retire sa redingote qu'il passe à un des témoins. L'autre lui tend une épée.*
* *Edmée, très élégante, en robe claire et ombrelle, descend d'une calèche en mordant nerveusement son mouchoir de dentelle.*
* *Près de la calèche, Edmée regarde approcher la jeep, tandis que le mari se met en garde.*
* *Le mari, riant sauvagement, se fend dans la direction du capot.*
* *Les occupants de la jeep poussent un cri.*
* *Edmée mord son mouchoir : on entend un choc violent.*
* *L'épée du mari est enfoncée dans le radiateur de la jeep qui continue à rouler.*
* *La jeep s'éloigne. Le mari est étendu sur la route, les bras en croix. Les témoins s'inclinent gravement, puis se tournent vers...*
* *...Edmée, en grand deuil, qui défaille avec coquetterie. Les deux témoins s'empressent autour d'elle et la soutiennent.*
* *La jeep poursuit son chemin mais elle zigzague d'une manière inquiétante, car...*
* *...l'épée, enfoncée jusqu'à la garde dans le radiateur, a sans doute atteint un organe essentiel du mécanisme.*
* *Et Roger a grand mal à maintenir la direction de la machine qui bondit en tous sens, suivie de loin par...*
* *...la calèche où Edmée et les témoins sont montés...*
* *...les Arabes...*
* *... les Mousquetaires...*
* *...et un carrosse Louis XIII.*
* *La jeep traverse la campagne et sur ses traces, galopent...*
* *...le chevalier du Moyen-Age...*
* *...et le général Bugeaud.*
* *La jeep, pour échapper à cette meute historique...*
* *...pénètre dans un bois.*
* *La calèche d'Edmée y pénètre à son tour.*
* *La jeep sort du bois, couverte de branches arrachées.*
* *Les Mousquetaires, au grand galop, entrent dans le bois.*
* *La calèche en sort, hérissée de feuillages.*
* *Le carrosse entre dans le bois.*
* *Les Mousquetaires en sortent.*
* *Toujours zigzagant, la jeep pénètre dans l'époque contemporaine qui se présente sous l'aspect de la petite ville que nous connaissons...*
* *...et s'arrête dans la grande rue déserte, devant le café. Les quatre amis en descendent. Roger court au capot et trouve l'épée fichée dans le radiateur.*

Roger. — Je comprends ! Regardez ce qu'ils lui ont fait à la pauvre voiture !

* *Roger montre l'épée. Claude, inquiet regarde au loin.*

GLAUDE. — Ils ne vont pas nous poursuivre jusqu'ici ?

PAUL. — Tu me demandes ça à moi !

ROGER. — Mais c'est ta faute ! Tu avais bien besoin d'aller déranger ces gens-là dans le passé !

LÉON. — Tu pouvais pas rester à ton époque ?

PAUL. — On n'y est pas si mal, après tout !

Claude ne répond pas. Il écoute une rumeur lointaine qui grandit.

CLAUDE. — Vous entendez ?

Il s'enfuit...

* *...et court au fond du café. Les trois amis le suivent, mais restent à la porte.*

ROGER. — Les voilà !

LÉON. — Ferme la porte !

PAUL. — Tu crois que ça les empêchera d'entrer ?

ROGER. — Il n'y a rien à faire avec ces gens-là !

LÉON. — Mais alors, qu'est-ce qu'il va arriver ?

* *Claude se tient debout, derrière une table du café.*

CLAUDE. — Il n'y aurait qu'un moyen pour les arrêter.

LES AUTRES. — Lequel ? Dis vite !

CLAUDE. — Il faudrait que je me réveille ! *(Il se laisse tomber sur une banquette, la tête dans les mains. Le bruit de la poursuite grandit encore.)* Il faudrait que je me réveille...

Il fait un effort désespéré pour sortir de son cauchemar et...

La salle du café.

* *...la rumeur assourdissante s'apaise. Claude ouvre les yeux, regarde autour de lui et voit...*
* *...le café tel qu'il était avant qu'il ne s'endorme. L'aviateur lit un journal auprès de la caissière. Le garçon traverse la salle, apportant un café. Le speaker de la radio prend la parole.*

VOIX DU SPEAKER. — Vous venez d'entendre : « Dors mon petit gars », berceuse.

* *Le garçon pose le café sur la table de Claude.*

LE GARÇON. — Et un café très fort ! Voici.

Claude le regarde, ahuri. Il se rend compte que son cauchemar n'a duré que quelques instants. Il desserre sa cravate et respire, soulagé.

* *Gaston, suivi de Roger, entre dans le café d'un air décidé. Il s'approche de Claude et lui montre ses mains.*

GASTON. — Et alors ? Qu'est-ce que vous avez à en dire, de mes mains ?

ROGER. — Mais il n'a rien dit !

GASTON. — Pleines de cambouis, d'accord. Mais des mains d'honnête homme !

ROGER. — Il n'a jamais prétendu le contraire !

* *Claude, à peine éveillé, entend cette conversation dont le sens lui échappe. Il regarde alternativement Gaston et Roger.*

GASTON. — D'abord, ça n'a rien à faire avec ma fille !

ROGER. — Faudrait lui expliquer...

* *Gaston domine difficilement sa colère.*

GASTON. — C'est pas à moi de m'expliquer ! C'est à lui...

ROGER. — Mais il ne demande que ça ! Si vous le laissiez parler...

Claude se lève, comme pour parler. Gaston lui coupe la parole.

GASTON. — Je ne veux pas les entendre, ses explications ! C'est à Suzanne qu'il en doit ! Et des excuses...

A ce moment, le facteur entre, accompagné de Paul et de Léon, en civil. Suzanne, qui était restée à la porte pendant cette scène, s'approche.

LÉON, *réjoui.* — Claude, viens voir !

* *Le facteur, souriant, tend une lettre à Claude.*

LE FACTEUR. — La voilà, votre lettre recommandée !

LÉON. — Et tu n'as pas besoin de pièce d'identité !

LE FACTEUR. — J'ai imité votre signature !

CLAUDE, *indifférent.* — Merci.

Il prend la lettre et va pour sortir.

LÉON. — Mais regarle-là, ta lettre ! Regarde au moins d'où elle vient. C'est écrit sur l'enveloppe.

Suzanne prend l'enveloppe des mains de Claude.

SUZANNE, *lisant.* — « Théâtre National de l'Opéra ».

CLAUDE. — Opéra ?

LÉON. — Qu'est-ce qu'ils te veulent ?

CLAUDE. — Oh, je vois ce que c'est... Je leur avais envoyé quelque chose, il y a six mois.

LÉON. — Quoi ?

CLAUDE, *détaché.* — Un opéra que j'ai écrit.

SUZANNE. — Vous avez écrit un opéra ?

* *Tout le petit groupe est en effervescence.*

PAUL. — Un opéra ?

LÉON, *au facteur.* — Il a écrit un opéra !

LE FACTEUR. — Un opéra...

ROGER, *à Gaston.* — Vous entendez ?

GASTON. — Il a écrit un opéra ?

* *Claude, sans remarquer l'émotion produite, donne libre cours à son pessimisme.*

CLAUDE. — Et après six mois, ils m'envoient une lettre pour m'annoncer qu'ils n'en veulent pas.

* *Gaston, impressionné par la révélation que vient de faire Claude, prend le parti de ce dernier.*

GASTON. — Ils auraient pu le dire plus tôt !

* *Claude, entouré de ses amis, est plus ému qu'il ne veut le montrer.*

SUZANNE. — Eh bien, ouvrez-là, cette lettre !

CLAUDE. — Ouvrez-là si vous voulez...

Il s'éloigne et regarde la rue, à travers la vitre.

SUZANNE. — Qu'est-ce qui vous dit qu'ils le refusent, votre opéra ?

LÉON. — C'est vrai, ça, qu'est-ce qui te dit...

PAUL. — C'est pas écrit sur l'enveloppe !

Suzanne a ouvert l'enveloppe et parcourt la lettre.

SUZANNE. — « Monsieur... *(Elle saute les lignes sans intérêt)* ...de passer au bureau de l'Administration, le vingt-deux, dans l'après-midi... Veuillez agréer, monsieur, nos salutations distinguées. »

CLAUDE, *qui s'est rapproché.* — Ça ne veut rien dire du tout. C'est peut-être un refus.

* *L'attitude de Claude finit par indigner ceux qui l'entourent.*

ROGER. — Qu'est-ce que tu en sais ?

GASTON. — Qu'est-ce que vous en savez ?

LE FACTEUR. — C'est une lettre... *(Il insiste :)* « recommandée ».

LÉON. — Avec salutations... *(Il insiste :)* « distinguées ».

SUZANNE. — Et vous croyez qu'après six mois, ils se donneraient la peine d'écrire...

LÉON. — ...de Paris...

LE FACTEUR. — ...une lettre recommandée...

GASTON. — ...pour dire qu'ils ne veulent pas de votre opéra ?

ROGER. — C'est quand le vingt-deux ?

PAUL. — C'est aujourd'hui !

LÉON. — A quelle heure y a-t-il un train pour Paris ?

LE FACTEUR. — Midi trente !

ROGER. — Quelle heure est-il ?

Tous se tournent vers l'horloge du café.

* *Le garçon, la caissière et l'aviateur regardent l'heure.*

LES TROIS. — Midi trente cinq.

* *Claude est seul à ne pas partager l'excitation générale.*

CLAUDE. — Je ne crois pas aux miracles, moi... Vous voyez bien... le train est parti !

* *Gaston explose. Cette affaire devient pour lui une affaire de famille.*

GASTON. — Et les autos, à quoi ça sert ?

* *Tout le monde est électrisé par l'intervention de Gaston.*

TOUS. — C'est vrai ça ! — Avec une bonne voiture... — Dans quatre heures, on est à Paris. — Pas une minute à perdre !

Tout le monde pousse vers la porte Claude qui ne peut résister au courant qui l'entraîne.

★

Dans la campagne.

* *Au tournant d'une route, un cabriolet passe, puis la voiture de dépannage de Gaston.*
* *Dans le cabriolet que conduit Roger, Claude somnole, un bras autour des épaules de Suzanne.*
* *Dans la voiture de dépannage, Gaston conduit, épanoui.*

GASTON. — Vous comprenez, il y a musique et musique ! Un homme qui est joué à l'Opéra !

Paul, Léon et le facteur acquiescent gravement.

* *Dans le cabriolet, Claude bâille. Roger se tourne vers Suzanne.*

ROGER. — Ils sont encore là ?

Suzanne regarde par la glace arrière.

SUZANNE. — Oui, ils nous suivent toujours.

Claude sursaute, se rappelant la poursuite du cauchemar.

CLAUDE. — Qui ?

ROGER, *qui n'en est plus à s'étonner des bizarreries de son ami.* — Les autres, quoi ! Le patron, Paul et Léon...

Claude rassuré sourit à Suzanne. Il est bien dans le monde réel...

★

* *Et la place de l'Opéra, au centre de Paris qu'il vient de traverser est bien réelle aussi...*

★

Intérieur de l'Opéra.

* *En haut d'un escalier majestueux, Claude et Suzanne s'arrêtent devant une porte et s'embrassent. Ils sont aussi émus l'un que l'autre.*

SUZANNE. — Allez, va ! Moi, je n'entre pas !

La porte s'ouvre, et un homme, porteur d'un volumineux manuscrit, en sort. Il se retourne vers l'huissier.

L'HOMME, *furieux.* — Vous le lui direz de ma part, à votre directeur. Il ferait bien de changer de métier !

Il part. L'huissier, un vieil homme un peu fatigué, se tourne vers Claude.

L'Huissier, *à Claude.* — C'est toujours moi qui reçois les reproches ! Entrez, monsieur. *(Claude entre dans une grande salle.)* Vous avez une convocation ? *(Claude cherche la lettre de convocation qu'il a reçue.)* Ils sont tous les mêmes quand on leur rend leurs manuscrits...

Claude, *très sûr de lui.* — Bien entendu...

L'huissier regarde la lettre que Claude lui a donnée.

L'Huissier. — S'il fallait qu'on joue tous les opéras qu'on nous envoie !

Claude, *amusé.* — Oui, je comprends...

L'Huissier. — Vous, au moins, vous comprenez les choses. On ne peut pas les accepter tous, les opéras ! Pas plus le sien que le vôtre, n'est-ce pas ? Restez ici, je vais vous le chercher. Numéro 45...

Il part, laissant Claude désemparé. Suzanne entre et rejoint Claude.

Suzanne. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

Claude. — Tu as entendu... Ils m'ont fait venir pour me rendre ma partition. Ils n'en veulent pas.

* *L'huissier revient, portant un manuscrit.*

L'Huissier. — Vous pouvez dire que vous avez de la chance ! Je suis tombé dessus du premier coup.

Il tend le manuscrit à Claude qui le prend et en regarde la couverture.

Claude, *lisant.* — « Nabuchodonosor ». Ce n'est pas à moi, ça ! *(Furieux :)* Est-ce que j'ai une tête à écrire un « Nabuchodonosor » ?

Un auteur barbu, assis dans un fauteuil voisin, se dresse et arrache le manuscrit des mains de Claude.

Le barbu. — Vous n'en seriez pas capable, monsieur !

Le barbu part avec dignité. L'huissier ne sait plus très bien où il en est.

L'Huissier, *à Claude.* — Attendez un instant. Il doit y avoir une erreur...

Il repart. Claude s'assied sur un canapé.

* *Suzanne prend place à ses côtés et s'empare doucement de sa main. Ce dernier coup semble avoir épuisé les forces de Claude.*

Suzanne. — Claude...

Claude. — Oh non, je ne suis pas triste. La musique, je n'y pense plus. Tout ce que je désire c'est...

Suzanne. — Quoi ?

Claude. — ...dormir. Dormir une heure.

Suzanne. — Eh bien, dors.

Claude. — Si tu crois que je rêve, réveille-moi. J'ai peur de les retrouver encore...

Suzanne. — Qui ?

* *Qui ? Les personnages du rêve, de ce rêve dans lequel Claude est aussitôt emporté et où se déroule une farandole sauvage. Tous ceux qui l'ont poursuivi sont là : hommes de la Préhistoire, Mousquetaires, Sans-culottes, Arabes de 1830 et témoins de 1900 se tiennent par la main et dansent une ronde autour de Claude, leur prisonnier.*

* *Claude, vêtu d'un « bleu » de mécanicien, est attaché, comme à un poteau d'exécution, à une pompe à essence dont le tuyau s'enroule autour de lui.*

* *La ronde tourne devant le garage de Gaston où Claude semble condamné à finir ses jours. Deux déménageurs sont les derniers danseurs de la farandole. Ils emportent allègrement le piano de Claude et disparaissent en chantant. Claude reste seul au milieu de la rue.*

* *Il se détache du tuyau qui l'enserre. Et sur l'air de la farandole tristement transformé en complainte, il chante.*

Claude

J'ai compris, je suis garagiste,
Je voulais être musicien.
Mais on n'veut pas de ma musique,
Alors je vends l'essence au litre...

(Parlé, à un client :) Combien de litres, monsieur ? Cinquante ?

C'est ce que voulait le Destin.

Il s'assied au pied de la pompe, résigné. Une voix se fait entendre, lointaine, comme si elle venait d'un autre monde.

La Voix. — Claude !

Il redresse la tête. Il a reconnu la voix de Suzanne.

Voix de Suzanne. — Claude, réveille-toi, tu rêves.

Il se lève d'un bond et frappe du poing la pompe à essence : aucun bruit. *Il prend l'arrosoir et le frappe du poing :* aucun bruit.

Voix de Suzanne. — Tu rêves, Claude.

Il cogne l'arrosoir contre la pompe : aucun bruit. *Claude comprend que le monde où il se trouve n'est pas réel.*

Claude. — C'est vrai, je rêve !

D'un grand geste, il jette au loin l'arrosoir qui disparaît sans bruit, avec tout le décor du monde irréel.

* *Et Claude se retrouve assis sur le canapé où il s'est endormi sur l'épaule de Suzanne. Il fait nuit à présent, les lampes sont allumées.*

Suzanne. — Claude, réveille-toi. Il est tard...

Intérieur de l'Opéra.

* *Autour de Claude et Suzanne, le foyer est, à présent, peuplé de figurants costumés et de danseuses attendant la fin d'une répétition. On entend au loin un orchestre.*

* *Claude regarde autour de lui.*

SUZANNE. — Je crois qu'on nous a oubliés.

CLAUDE. — Où sommes-nous ? *(Il se lève brusquement et entraîne Suzanne par la main. Il craint d'être encore le jouet de son imagination.)* Ne restons pas ici !

* *Claude et Suzanne passent au milieu des choristes en costume qui semblent échappés des cauchemars de Claude. Celui-ci s'arrête au seuil d'une porte en voyant passer devant lui dans un couloir...*
* *...Gaston, Roger, le facteur et Paul qui se sont perdus dans les dédales de l'Opéra.*

GASTON. — Enfin, tout de même, ils sont bien quelque part !

LÉON. — Allez donc vous y retrouver dans cet Opéra !

ROGER. — Peut-être qu'ils nous attendent en bas...

PAUL. — Où est la sortie ?

Ils avancent dans le couloir. Le Directeur de l'Opéra sort de son bureau à ce moment. Les amis, ignorant l'identité de ce haut personnage, l'interpellent.

PAUL. — Pardon, monsieur, la sortie, s'il vous plaît ?

LE DIRECTEUR, *distant.* — Voici un huissier, adressez-vous à lui. *(A l'huissier qui s'approche :)* Alors, il n'est pas venu ?

* *L'huissier est celui-là même qui a reçu Claude. Il semble de plus en plus égaré.*

L'HUISSIER. — Qui ?

LE DIRECTEUR. — L'auteur que j'attends... Le numéro 45.

L'HUISSIER. — L'auteur est là depuis longtemps, mais je ne retrouve pas le manuscrit.

* *Le Directeur de l'Opéra s'impatiente. Cet huissier décidément devrait prendre sa retraite...*

LE DIRECTEUR. — Naturellement, le manuscrit est sur ma table, puisque c'est l'opéra que nous avons reçu ! Amenez moi l'auteur !

* *L'auteur ? Roger et ceux qui l'entourent savent bien, eux, de qui il est question. Sans voir Claude qui est derrière eux, ils s'empressent autour du Directeur étonné.*

ROGER. — Nous le cherchons partout !

GASTON, *gonflé d'importance.* — C'est le fiancé de ma fille !

* *Pour Claude qui vient d'entendre ce dialogue, la scène qui se déroule devant lui semble complètement imaginaire. Ses yeux sont ouverts sans doute, mais, quand il rêve, ne croit-il pas aussi que ses yeux sont ouverts ? La vue des figurants et des choristes costumés qui l'entourent achève de le faire douter de sa raison. Il s'approche de l'un de ceux-ci qui porte un bouclier. A un second choriste, il emprunte un autre accessoire métallique. Il frappe les deux objets l'un contre l'autre. Le bruit est réel. Joyeusement, Claude jette en l'air le bouclier qui retombe avec fracas et, sans se soucier de l'étonnement que provoque son attitude, il se tourne vers Suzanne.*

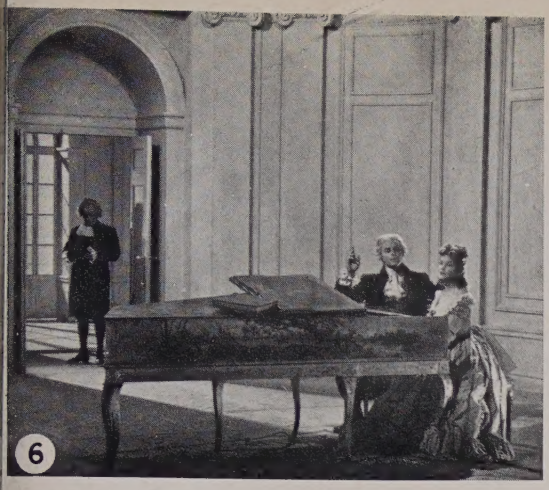
CLAUDE, *à Suzanne.* — Je ne rêve pas !

★

Une rue de province, la nuit.

* *Les toits de la ville de province où s'est passée cette histoire apparaissent au clair de lune. De la fenêtre entr'ouverte de Claude s'échappe le son d'un piano.*
* *Une autre fenêtre est grande ouverte. C'est celle du garagiste Gaston. Réconcilié avec la musique, il se laisse bercer par la mélodie que joue le fiancé de sa fille. Et c'est lui, à présent qui se bouche les oreilles quand un bruit d'automobile vient troubler sa rêverie musicale. Mais l'automobile s'éloigne...*
* *...et dans la rue où tous les bruits de la vie moderne se sont évanouis, un couple d'amoureux qui passe n'entend que la mélodie qui sort d'une fenêtre entr'ouverte.*

FIN



L'abbé. Claude. Suzanne.

Claude. Suzanne.

6 SUZANNE, *chantant.* — *Le Berger qui m'aime N'est pas fils de roi..*

7 CLAUDE. — *Cette nuit-même, tu seras à moi !*

8 CLAUDE. — *Oh, Edmée, je suis le plus heureux des hommes !*

9 D'ARTAGNAN. — *Palsembleu ! Morbleu !*

10 SUZANNE. — *Vous entendez ? C'est mon père !*

Edmée. Claude.

Claude. d'Artagnan.

Suzanne. Claude.

"LES BELLES DE NUIT" DEVANT LA CRITIQUE

Je ne suis pas loin de tenir *les Belles de nuit* pour l'un des sommets de l'œuvre de René Clair, et je ne pense pas que ce sentiment me vienne d'un emballement passager. Nous demeurons sous les fortes impressions que nous a laissées le film de Chaplin, et nous vivons entourés des éloges hyperboliques que l'on continue à lui décerner : excellente disposition pour juger avec un détachement absolu un ouvrage qui se situe aux antipodes de *Limelight* — sur le plan de la fantaisie, de l'humour et de la légèreté. Eh bien, j'ignore quelle sera la place que prendra, dans l'avenir, le mélo de Chaplin dans l'histoire du cinéma ; je croirais volontiers qu'il restera plutôt comme un témoignage que comme une œuvre, un fait humain plutôt qu'un fait artistique, mais je sais d'ores et déjà que *les Belles de nuit* s'impose comme l'une des réussites indiscutables de l'année 1952.

On me dit que, commercialement parlant, le rêve ne fait pas recette, et je suppose que la sagesse du vulgaire s'exprime dans ce petit fait. L'invention de la réalité est, après le cheval, la plus belle conquête de l'homme, et l'on conçoit qu'il s'y cramponne comme mulet à sa mangeoire, qu'il fasse bon marché de ce qui la transcende et qu'il n'accepte de rêver que sous le déguisement de la réalité, comme dans *Confidences* ou les *comics*. De *Peter Ibbetson* à *La Nuit fantastique*, une solide tradition de poésie onirique n'atteint, en France, que les spectateurs maudits, lesquels, il est vrai, ne se comptent pas seulement sur les doigts de la main. René Clair, qui, de son côté, déguise sous l'aspect ironique et froid du businessman continental une incurable personnalité de rêveur, ne retrouve force et jeunesse qu'au contact des songes, comme Antée en touchant la terre. Et le voilà qui se sert de son arme secrète pour bousculer la plus sérieuse catégorie du réel : l'histoire, dont il fait un prétexte à historiettes, et, qui plus est, à historiettes amoureuses.

NINO FRANK
dans *Arts*.

Il faudrait pour ne pas être injuste, citer tous les collaborateurs de René Clair. A commencer par Georges Van Parys, qui a écrit une partition dans le style exact du livret. Et accorder aux interprètes les louanges qu'ils méritent. En mettant à part Gérard Philipe. Lequel traverse les frontières séparant le pays de la vérité de celui des chimères avec, pour passeport, cette grâce d'état qui fait paraître tout naturels les miracles du talent.

MAX FAVALELLI
dans *Paris-Presse*.

S'il faut trouver une originalité aux *Belles de nuit*, je ne suis pas en peine : même par rapport au *Million*, la musique y joue un rôle plus considérable, j'entends qualitativement et non quantitativement. C'est à dire qu'elle contribue à la progression dramatique et aux effets comiques par elle-même et qu'à plus d'un moment images et répliques lui sont subordonnées. Je me demande même dans quelle mesure nous ne nous trouvons pas devant la première authentique opérette cinématographique et il n'est que juste d'associer Georges Van Parys à René Clair pour cette réussite qui est en même temps une innovation: depuis le pastiche de Mozart qui accompagne le générique jusqu'à la « symphonie bruitante » que devient en rêve la première de l'opéra, la partition abonde en inventions qui accrochent l'intérêt ou provoquent les rires avec autant de bonheur que les astuces de l'intrigue ou le développement des gags.

DENIS MARION
dans *Le Soir de Bruxelles*.

René Clair, non sans un sourire d'aimable malice, a dit que ce film n'offre pas de « social significance ». Il est possible — ou non — comme il l'a dit aussi, que nos contemporains ont particulièrement besoin d'amusement (sans conférence politique ou autre) mais le fait est qu'il nous a amusés continuellement pendant quelque trente ans. Seul Charlie Chaplin a été son égal.

Manchester Guardian.

Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle de soie. Poésie, invention, fantaisie, éblouissante maîtrise, et ce goût si rare... Je ne prendrai qu'un exemple d'une technique si accomplie qu'on ne la sent plus. Quand la première belle est au piano, devant Claude, une ombre courbe, en forme de violon ou d'épaule, emplit l'écran, glisse jusqu'au lit du dormeur. Il y a là un passage d'un plan à l'autre qu'on ne peut faire sentir par les mots mais qui est d'une virtuosité étonnante ; ce ne serait rien si cette image ne rendait soudain sensible ce qui nous échappe toujours : le passage du rêve à la veille. Quant aux trouvailles, j'y renonce : tout est trouvaille.

Gérard Philipe est le Claude qu'on imagine ; c'est à dire qu'on ne pourrait imaginer Claude autrement. René Clair a longuement choisi ses belles de nuit : Martine Carol, Gina Lollobrigida, Magali Vendeuil, Marylin Bufferd ; elles sont veloutées, fraîches, perlantes de rosée : vous n'en voudrez plus d'autres pour s'épanouir aux treilles de vos songes.

YVES FLORENNE
dans *Le Monde*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1952